

**LA SITUATION SOCIALE ET MILITAIRE**  
**DE LA CASTE DIRIGEANTE DANS L'INDE ANCIENNE,**  
**TELLE QU'ELLE SE PRESENTE DANS L'ÉPOPÉE SANSKRITE.**  
PAR EDWARD W. HOPKINS,  
PROFESSEUR AU BRYN MAWR COLLEGE, BRYN MAWR, PA.

**A. Le chariot**

Les chariots les plus anciens étaient des chars à deux ou trois roues, avec un, deux ou trois chevaux ; dans l'épopée, on en trouve autant, ou (dans les passages les plus récents) huit. En particulier, nous trouvons le char de guerre védique, *ratha*, placé sur une caisse, *kośā*, fixée à un essieu en bois, *akṣa*, par des courroies de cuir. Il y a un seul siège, *bandhura* ; pour les dieux, on mentionne de trois à huit sièges, suivant l'inspiration. Le guerrier noble se tient sur le plancher du char, *garta*, à la gauche de son cocher. On peut penser qu'il y avait une bordure, appelée *aṅka*, pour protéger le char, peut-être étymologiquement comparable à *αντιξ*<sup>1</sup> Les rayons des roues sont en bois. Un mât est dressé sur le char pour l'enseigne<sup>2</sup>. Un cheval se trouve de chaque côté du timon, et ces deux chevaux sont réunis par un joug, et guidés par un mors, des guides et des rênes. Seul Indra possède un *caturyuga*, *τετρωρον αμα*. Un cheval de flèche était signe de pauvreté. Le char et son mât étaient décorés. La hache et l'arc étaient les armes principales, mais on se servait aussi de couteaux et d'armes plus petites. Beaucoup de soldats combattaient à pied ; on parle aussi de «cavaliers» mais pas d'une cavalerie constituée. C'est tout ce que nous savons avec certitude du chariot hindou avant l'épopée.

Trois conducteurs peuvent se tenir sur la large planche qui se trouve sur le plus large char de guerre épique (*ratha*, rarement *yāna*, chariot)<sup>3</sup>. À l'arrière, le

---

<sup>1</sup> Bezzenger, cité par Zimmer, *op. cit.*, 251. L'*aṅkuśā* dont il est question signifie crochet ou barrière : cf. l'emploi de *kaṅkaṭa*, vii. 187. 47 : *nyaṅkau* avec *aṅkau* in Par. G. S. iii. 14. 6.

<sup>2</sup> Par. G. S. iii. 14. 18, *stambha*.

<sup>3</sup> La description de Wilson est en général correcte (iv. 290 sq.). Il a également raison quand il dit que le nombre de six hommes dans chaque char de guerre donné pour la «bataille» de Porus ne semble pas correct. Ce que rapporte Megasthène ne correspond pas bien à ce que disent les indigènes. Lassen a tort de dire que dans l'épopée, on ne mentionne qu'un cocher et qu'un archer par char (i. 159). Rājendralālamitra a vainement cherché à rendre possible la présence de faux à bord des anciens chars de guerre hindous (Indo-Ar. i. 342). Un chariot peut aisément transporter cinq personnes en plus du cocher, mais seulement pour des occasions festives, une marche triomphale ou un voyage officiel, mais pas pour une bataille (xii. 37. 37).

guerrier noble se tient debout. Pour tirer directement devant lui, il s'appuyait sur une barrière située entre l'intérieur du char et les chevaux, et dans ce cas, on utilisait quatre chevaux ; ou des mules. Chaque chariot est rempli d'armes, et bien d'autres armes encore en plus sont portées derrière par sa suite. Chaque char de guerre était dominé par une enseigne et décoré de bannières de soie avec des sujets tissés ou brodés à caractère allégorique<sup>4</sup>. Sur les chars de guerre les plus grands, une bâche protégeait des rayons du soleil, qu'on utilisait aussi bien en campagne que pour les déplacements (*ātapatra* : xv. 23. 8).

En plus de cette image du grand chariot à quatre chevaux, nous avons celle, plus simple, du char à deux chevaux, de petite taille, emportant seulement le guerrier noble et un serviteur, le cocher. Ce char était bien plus petit, et, en quelque sorte, homérique : En effet, comme dans l'*Iliade* où un homme seul cherche à relever un char et à s'enfuir avec, nous trouvons ici un guerrier cherchant à désembourber seul un char de guerre. En dehors de la guerre proprement dite, nous trouvons le duel à char<sup>5</sup>. Bien sûr la rencontre inopinée de deux chars et la bataille qui s'en suit entre leurs occupants est fréquente dans les scènes de bataille<sup>6</sup> ; mais il est significatif que, loin de tout champ de bataille, un roi propose dans un des livres les plus anciens, de récupérer son royaume en instituant «un duel à char»<sup>7</sup>.

Le nombre des cochers dépend de celui des chevaux. Lorsque deux chevaux suffisent, un *sārathi* ou cocher suffit également. Dans le cas où il y a quatre chevaux, (deux attelés au timon, deux par des sangles à l'extérieur, et non pas en tandem : *dhur* et *pārṣṇi*), nous avons un cocher au milieu, qui guide les chevaux de timon, et de chaque côté de celui-ci, les deux cochers des chevaux extérieurs, *pārṣṇisārathi*<sup>8</sup>. Dans les proverbes et les strophes plus tardifs, on utilise toujours quatre chevaux. ainsi (vii. 112. 46 sq.) : «Que les *rathakalpakāḥ* préparent le chariot suivant les règles, le chariot qui possède cinq qualités et quatre chevaux» ; et il nous

---

<sup>4</sup> En Grèce, les *επισημια* des boucliers ont été inventés par les Cariens ; ceux de l'Inde étaient représentés par les bannières.

<sup>5</sup> *ratha* peut être utilisé pour la guerre (*sāmgrāmiko rathaḥ*) mais aussi en temps de paix (*krīdārathaḥ*), xiii. 53. 28.

<sup>6</sup> *dvairatham yudhyatām*, vii. 173. 61 ; *bahūni dvairathāni (yuddhāni)*, vi. 83. 1 ; *dvandvayuddham (kartum icchāmi)*, i. 136. 15 est le «duel» en général : cf. *apratidvandvatām yuddhe*, iii. 116. 18 ; *dvandvayuddham avāpnuvan*, vi. 48. 14 ; cf. *yuddham dvairatham*, R. vi. 86. 27 (et 91.1). Le défi au duel est donné en R. vi. 58. 17 sq., commençant par : *tiṣṭha rāma mayā sārddham dvandvayuddham prayaccha me, tyājaiṣyāmi te prānān dhanurmuktaiḥ śtaih caraiḥ*.

<sup>7</sup> *dvairathenā 'stu vai śantiḥ*, iii. 78. 8.

<sup>8</sup> Cf. P.W., s. v., et *pārṣṇiyantārah*, vii. 196.12.

est dit expressément, dans la description au commencement, que tous les guerriers ont des chars à quatre chevaux. Mais ce n'était pas toujours le cas, comme nous le verrons dans les récits de l'épopée elle-même.

Nous allons maintenant examiner en détail le char de guerre et les chevaux.

1) Les parties du chariot (*ratha*, *yāna*, *syandana* = *currus*) : en bas, se trouve l'essieu, (*akṣa*), aux extrémités duquel les roues sont attachées, au dessus, vers l'avant, la place du cocher, au dessus, vers l'arrière, celle du guerrier noble. Le «nid» ou caisse, au dessus, est si intimement lié avec l'essieu, que les deux sont souvent brisés ensemble<sup>9</sup>. Le mouvement silencieux de l'essieu est particulièrement apprécié<sup>10</sup>. La description de cette partie du chariot implique que celui-ci avait seulement deux roues<sup>11</sup> – dans l'énumération des dommages causés par une seule flèche, nous trouvons qu'un guerrier noble peut briser le joug d'une flèche ; le «triple bambou», de trois ; les quatre chevaux de quatre ; et l'essieu (les deux roues), avec deux (iv. 57. 36). En iii. 134. 9 il est formellement dit que c'est bien ce qui se passe. La roue comprend, à côté du cercle de bois, la jante (*rathanemi*, vi. 117.54), les rayons (*arā*), et l'essieu (*nābhi*). La «place à côté des rayons» (*arāsthāna*) était réservée aux guerriers, suivants nobles du roi, lequel, «sur le chariot maître, accomplissait des exploits»<sup>12</sup>. La jante, appelée aussi «cercle-avant» (*pra-maṇḍala*), semble être en fer, si nous en jugeons à la référence constante au «bruit des sabots et des jantes»<sup>13</sup>. Mais, qu'est-ce que la «caisse du chariot» ? Et diffère-t-elle du «siège du chariot» ? Je pense que nous pouvons discerner une distinction entre ces deux expressions (*rathanīda*, *rathopastha*). L'*upastha* était la caisse du char ; le *nīda* était la petite planche à l'avant du char, où se tenait le

---

<sup>9</sup> *bhagnacakrākṣanīḍāḥ*, vi. 71. 32 : bien que la caisse puisse être seule brisée, *bhagnanīḍāḥ*, vii. 113. 13 ; ib. 196. 13 (v. 1. *atispārha*).

<sup>10</sup> *akūjanākṣāḥ* (*rathaḥ*) v. 48. 28 ( Pāṇini parle du *kūjana* des roues).

<sup>11</sup> À la période Sūtra, on trouve régulièrement des chars à deux roues : cf. p. ex. ACv. G. S. iii. 12. 1 sq. ; Par. G. S. iii. 14. 2.

<sup>12</sup> vii. 34. 14 ; xii. 98.28 : *bhartū rathe ca yaḥ śūro vikramed vāhinīmukhe*.

<sup>13</sup> p. ex. ix. 9. 14-15. C'était seulement l'essieu qui ne devait pas faire de bruit, i. e. sans couiner. Le char lui-même était réputé pour son vacarme ; cf. «la course qui ébranle la terre» d'un char en vii. 188. 1. Je n'ai pas particulièrement observé les détails de la charpente du char, mais je doute que plus de particularités puissent être expliquées à partir de l'épopée. les points en discussion sont les plus importants, ou ceux qui sont douteux. La roue de char in Śvet. Up. i. 4 a trois jantes, cinquante rayons, vingt *pratyara* ou contre-rayons, and seize pièces de jonction avec le bord de la roue (ou bord et jante ensemble), comme si elles étaient faites de petites pièces assemblées. Je ne comprends pas le *ṣodaśānta* ou les «quarante-huit» pièces qui suivent. Il est très possible que ce ne soit qu'une roue imaginaire, pour illustrer le fatras philosophique où elle est enfouie.

cocher. Cette différence n'existe probablement que pour les chariots à quatre chevaux.<sup>14</sup>

---

<sup>14</sup> Cf. les exemples suivants : le *rathanīda* est pour le seul cocher in viii. 24. 38 ; 64. 28 ; vi. 53. 5 = ib. 114. 33 ; vii. 173. 5. Le dernier exemple provient de deux passages identiques dans le livre vi : *sārathiṃ cā 'sya (śūrasya) bhallena rathanīdād apātayat*, «d'une flèche, il fit tomber le cocher de son siège». Cf. aussi le fait de séparer le *yugaṃdhara* du siège in vii. 16. 31. Mais quand le roi tombe, il, «tombe dans la caisse du chariot», comme Droṇa (vii. 162. 42, *nīsāda rathopasthe* : cf. viii. 15. 42 ; 50. 47). Et ainsi, on dit d'un roi durement pressé, «il ne vacilla pas de la caisse de son char» (vi. 54. 17). «dans la caisse de son char» le roi tombe, et s'évanouit là (*kaśmalaṃ ca jagāma*) ; tandis que le cocher tourne les chevaux et s'enfuit (vi. 58. 17). On retrouve la même scène en viii. 15. 43, où le cocher, voyant son maître évanoui dans la caisse, se retire du combat sous les yeux de toute l'armée, emmenant le roi avec lui (bien que d'habitude on se précipite pour saisir le guerrier blessé, comme en viii. 62. 31-32, où le roi s'effondre dans l'*upastha* et tout le monde crie «emparez-vous du roi»). De même en vi. 92. 86, le roi s'effondre dans l'*upastha*. En R. vi. 51. 79, le guerrier est dans l'*upastha* ; ou la bannière y tombe, R. vi. 86. 37. Mais dans les passages tardifs de l'épopée, cette distinction ne semble pas entière, mais celle du tout et de la partie ; car là, les deux cochers (*yantārau*) sont aussi blessés et tombent dans la «caisse», et de nouveau un cocher (*sūta*) tombe de la caisse en v. 182. 3 ; le *sārathi* est dans l'*upastha* en iv. 33. 40 ; l'*upastha* comprend le *nīḍa* en iii. 21. 25-26. Comme, cependant, les cochers sont généralement représentés sur le «siège», et nous savons qu'ils sont sur l'avant (*syandanāryena* est aussi la position de, iii. 171. 28), et les guerriers sont dans la «caisse», nous pouvons conclure que, dans son sens le plus étroit, *upastha* désigne la place du maître, et *nīḍa* celle du cocher, bien que la «caisse» ou le «bas» puisse désigner l'ensemble de la partie basse du char. La petite loge avant munie d'un toit du char de guerre assyrien, différente de l'avant plat du char perse, serait peut-être exagérée pour un char hindou ; mais une chambre, même sans toit, séparée de l'emplacement du guerrier, semble nécessaire.. Cf à cela ce qui suit : un guerrier joyeux «comme s'il dansait dans l'*upastha*» (vi. 100. 46 ; 104. 29). un guerrier prêt à s'évanouir, s'assied dans l'*upastha*, accroché au mât de l'enseigne (vi. 101. 47-48). Le fils de Bhīma est tué, et son corps gît dans l'*upastha*, tandis que le cocher l'emporte (vii. 166.38). Les mêmes mots sont employés pour Karṇa tué par Arjuna (*upāviśād rathopasthe*, viii. 53. 36). Mais quand Śalya demande que soit reconnu qu'il est l'égal de Karṇa, il refuse de prendre la place d'un cocher ordinaire, et ainsi nous le trouvons dans l'*upastha*, d'où il tient les rênes (*śalyo rathopasthe raśmisaṃchārakovidah*, viii. 79. 11 : cf. ib. 36. 10, *samupastham mā 'roha tvam*, à Śalya). Un guerrier saute de l'*upastha*, et se bat avec sa massue (ix. 11. 41). Avant que la bataille commence, tous les guerriers sont décrits comme se tenant soit «dans la caisse d'un char de guerre ou sur l'épaule d'un éléphant» (v. 165. 20). Le mot *apātayat*, habituellement utilisé comme ci-dessus, est souvent simplement «du char de guerre» dans son ensemble (*rathād bhūmau apātayat*, vii. 169.14), de sorte que nous ne pouvons dire de quelle partie de ce char il s'agit. Nous pouvons aussi, je pense, tirer de ces citations la conclusion que le guerrier avait, ou utilisait, rarement un siège, mais qu'il se tenait généralement debout dans l'*upastha*, probablement le creux arrondi, indiqué par *uḍupa* (p. ex. xvi. 5. 8), pour les chars comme pour les bateaux, qui contenait des cuirasses de cuir ou de métal, des arcs, des flèches etc, probablement rangées sur les côtés (viii. 79. 5). Le fait que le cocher avait un siège est indiqué par le terme *bandhura* ou *atibandhura* (p. ex. vii. 36. 31 ; iii. 241. 31), transmis depuis l'âge védique, comme le siège du cocher, alors que celui du guerrier (s'il en avait un), était

Le chariot, comme le montrent les citations précédentes, était si bas qu'il était facile d'en sauter, ou d'en tirer quelqu'un. Nous lisons même que, lors d'une attaque violente «tous les guerriers avaient été privés de leur chars» : c'est à dire jetés en dehors (vi. 48. 25). Un guerrier noble saute hors de son char pour en saisir un autre à terre (vi. 59. 100). Souvent, des amis qui cherchent refuge grimpent sur un char, apparemment en mouvement, après avoir perdu le leur. Nous trouvons ainsi deux frères dans le même char après que l'un d'entre eux a abandonné son propre char, ses chevaux tués<sup>15</sup>.

Le chariot confère au guerrier noble le titre honorifique de *rathin* et *atirathin*. Au début de la guerre, les guerriers sont classés en «ceux qui sont à char», «guerrier à char supérieur», «guerrier à char très supérieur», etc<sup>16</sup>.

La facilité avec laquelle le chariot pouvait être renversé montre encore sa petite taille, car il se retourne «comme une motte de terre» quand la main du conducteur se relâche (vi. 48. 18) ; et la facilité avec laquelle il est réduit en miettes (*śakālī kṛta*) et le guerrier noble éjecté (*virathī kṛta*) montrent sa fragilité. On peut

---

5

---

appelé *talpa*, vii. 192. 68. «Partie inférieure» (*kroḍa*) plutôt que «caisse» telle est la définition d'*upastha* pour le commentateur (vii. 36. 32). Cela en soi fait un siège confortable pour qui désire se reposer dans l'étable, une fois les chevaux dételés et soignés (iii. 73. 32). Le commentateur se trompe certainement en prenant *upastha* pour *uparibhāga* en iv. 45. 7. L'*upastha* est un magasin en R. ii. 39. 20.

<sup>15</sup> vi. 78. 22 ; cette scène se répète en vii. 30. 7. L'expression pour quitter ou sauter à bas d'un char est *avatīrya rathāt*, *rathād avaplutya*, *plutaḥ syandanāt* : vii. 3. 8 ; viii. 90. 105 ; vi. 59. 89 ; 86. 35 ; vii. 31. 24. On en descend apparemment par l'avant, R. vi. 111. 55 (*avatīrya vimānāgrāt* : à moins que *agra* soit un arrière pointu, ce qui semble impossible). En xii. 38.13, *rathāt paścād avātarat*, l'adverbe est un adverbe de temps. La façon ordinaire de monter semble être par le côté ou par l'arrière. Le fait de monter dans le char de quelqu'un d'autre est illustré en vi. 48. 95 sq. (cf. 79 sq.) : 78. 22 : 82. 20 (père et fils) ; 113.18 («son arc détruit, privé de son char, ses chevaux tués ainsi que son cocher, il monta en hâte dans le char de Citrasena») ; vii. 30. 7. En vi. 58. 9 sq., après que Sātyaki a monté dans le char d'Abhimanyu's, les deux tirent ensemble sur l'ennemi. Arjuna saisit même son fils dans ses bras et le fait grimper dans son char. Les mots utilisés sont à peu près les mêmes, sans détails techniques. *Aruroha*, *adhiruroha*, *abhi*, *āsthāya*, *upāruh*, *pratyapadyanta*, tous utilisés pour monter sur le char ; *avaruh*, *pratyavaruh*, *avaplutya*, pour descendre du char (*yānād avaplutya*, viii. 61. 44 ; *avaruhya yānād*. 84. 24). *Avaplutya* a aussi un sens technique dans le combat ou la retraite : Ainsi un guerrier, sachant son épée brisée, se retire de six pas, (*avaplutya padāni śat*, vii. 14. 74), but *āplutya* (huit pas, vii. 15. 28) est «avançant».

<sup>16</sup> Ces termes sont également employés comme noms propres. Adhiratha, «Ādhirathi, Atiratha (vii. 134. 13, 11 ; viii. 51. 68 ; vii. 132. 6 ; 133. 44), étaient d'abord ceux qui étaient habiles à conduire «sur le char». On fabrique aussi des noms propres en ajoutant *ratha* à la fin d'un composé, comme Vṛkaratha (*nāma bhāratā karṇasya*), vii. 157. 21. Cf. aussi ci-dessous.

peut-être trouver une autre indication sur sa taille dans la phrase poétique «les roues s'enfonçaient jusqu'au moyeu dans le sang»<sup>17</sup>.

Parfois, le guerrier noble tombe à l'avant du chariot<sup>18</sup> ce qui impliquerait une absence de barrière ou de protection devant lui. Il apparaît cependant qu'à l'époque védique il y avait une sorte de barrière autour du char ; et dans l'épopée, nous devons probablement traduire *varūtha* de cette manière, «protection», bien que cela signifie aussi une couverture protectrice. L'application usuelle de ce mot comme un qualificatif du char ne permet pas de préciser son sens<sup>19</sup>, bien que, puisqu'il est employé de façon distincte à côté de parasol, le premier sens de «protection» semble certainement admissible, comme le montre bien l'expression *vivarūtha* «privé de protection». Le commentateur dit qu'il s'agit d'une protection en cuir<sup>20</sup>. Il n'y a rien cependant qui rende probable, dans les temps anciens, une correspondance entre ce *varūtha* et ἄντυξ ; et il n'apparaît pas que des armes volantes aient été arrêtées ou saisies en l'air par cette «protection» ; ce n'est pas non plus une cible privilégiée, comme l'enseigne et le timon, bien qu'elle soit incluse dans la liste des parties endommagées d'un char détruit<sup>21</sup>. Si elle couvrait l'avant, elle devait être basse ; car, quand il tombe par l'avant, un homme tombe et s'accroche au timon jusqu'à ce qu'il s'évanouisse, comme s'il était encore à moitié dans le char (iv. 64. 48-49).

Le «timon du char» (*ratha-iṣā*), ou, plus généralement, le timon (*kūbara*)<sup>22</sup>, est attaché à la caisse (*kāstha*), et au double joug (*yuga*, iugum, ζυγον) qui lui est perpendiculaire, et un *dhur* repose à son tour sur les encolures des chevaux<sup>23</sup>. Les attaches du joug (comme le *cakrabandha*, *rathabandha*, plus général) sont appelées *yoktra*, attaches du joug et du timon, ou *saṃnahana*, «joints», ils semblent tous être

---

<sup>17</sup> *ānābhi*, vii. 146. 89 ; 103. 30-31 ; vi. 117. 15.

<sup>18</sup> *hato rathāgrād apatat*, viii. 89.65 ; *rathānīka*, vii. 96.70, est un grade.

<sup>19</sup> *savarūtāḥ*, vi. 106. 22 ; *mahārathāḥ savarūthāḥ*, ix. 26. 37.

<sup>20</sup> *vivarūtha*, viii. 16. 14 ; avec *chattra* et *bandhura*, iii. 241. 31.

<sup>21</sup> «Le joug, le timon, le *varūtha*, l'étendard, le cocher, les chevaux, le triple-bambou et le siège» (*talpa*, pas la tourelle), iii. 242. 5.

<sup>22</sup> vi. 46. 5 ; 71. 39 ; vii. 196. 12, etc. Peut-être aussi *yugaṃdhara*, «qui porte le joug», vi. 1956 C = 48. 94 B, *yugabandhura* ; et vii. 16. 31.

<sup>23</sup> *dhur* signifie la charge, soit timon soit demi-joug ; *dhuryam* est le poids qui pèse sur le cheval provenant de la pièce située sur l'encolure ; *dhuryam* peut, ainsi, inclure une partie du timon lui-même. Le joug est double, car il est fait de deux pièces, une sur l'encolure de chaque cheval, de sorte que, lorsqu'il est coupé en deux, chaque cheval porte un *dhur* : cf. vi. 48. 24-25, *cakre bhagne yuge chinne ekadhurye haye hataḥ, ākṣiptaḥ syandanād vīraḥ sasārathir ajihmagaiḥ*.

faits en cuir, comme les rênes (*raśmayah*)<sup>24</sup> et sont dorés, de sorte qu'ils «brillent comme le soleil», voyants comme le reste<sup>25</sup>. Si l'on veut faire une distinction, *iṣā* est la partie basse, *kūbara* l'extrémité supérieure du timon<sup>26</sup>.

Une tentative désespérée d'attaque contre le commandant des Kuru par un guerrier noble qui ne pouvait plus utiliser son arc nous montre quel usage on pouvait faire du solide timon (vii. 191.21 sq.). Son cocher a été tué ; il dirige ses chevaux en plein sur ceux de son adversaire de telle sorte que les chevaux des deux chars «s'entremêlent» (*asyā 'śvān svarathāśvaiḥ . . vyāmiśrayat*, 19) ; ensuite, il tire son épée ; prenant son bouclier, il rampe sur le timon de son propre char, et «debout au milieu du joug, à l'extrémité du timon, et sur les croupes des chevaux rouge-sang» (de son adversaire), il apparaît soudain sous l'avant du char de son ennemi, qui de ce fait n'a pas la possibilité (*antaram*) de le tuer. Le Mahāratha (ou guerrier d'exception) qu'il attaquait saisit alors une épée dans son char (*rathaśakti*) et tue les chevaux de son adversaire ; «épargnant ses propres chevaux rouges», mais les laisse s'échapper, leur harnais coupé. Le héros aventurier est jeté à terre, et provisoirement défait, mais toute l'armée «applaudit à son exploit»<sup>27</sup>. Ici, le guerrier noble utilise apparemment la protection du char pour s'en couvrir<sup>28</sup>.

Les positions relatives des quatre chevaux tirant un char étaient les suivantes : un porte le *dhur* droit, un le gauche, les chevaux «proches» ; un est attaché à l'extrémité gauche de l'essieu avant (*pārṣṇi*) ; un autre, parallèle à celui-ci, à l'extrémité droite, les chevaux extérieurs. Tel semble la disposition des chevaux, d'après les textes, bien qu'il soit possible de les interpréter comme une double paire, celle d'avant tirant sur le joug et le timon, celle d'arrière sur l'essieu. N. comprend qu'il y a deux jougs<sup>29</sup>.

---

<sup>24</sup> Les rênes et les courroies, viii. 27. 30.

<sup>25</sup> vii. 2. 84 ; 115. 20 ; viii. 79. 59.

<sup>26</sup> Ainsi le *triveṇu* est *iṣā*, le *yugaṃdhara* est *kūbara* (v. ci-dessous).

<sup>27</sup> L'avancée de Dhṛṣṭadyumna : *tataḥ sa rathanīḍasthaṃ svarathasya ratheṣayā, agacchad asim udyamya śatacandraṃ ca bhānumat*, ensuite il monta sur *yugamadhya*, puis se tint *jaghanārdheṣu cā 'śvānām*, directement sous le *nīḍa* de son ennemi, 27 sq., et aussi *yugapāliṣu*.

<sup>28</sup> Priver un char de son timon était une des manœuvres que l'on pratiquait ; le char était alors *vikūbara* or *śṛṇakūbara*, vii. 196.12, etc. Le fait de saisir le timon n'est pas inhabituel. Quand Bhīma voit le Guru sortant par une ouverture du dispositif (*vyuhadvāra*), «il sort en hâte de son char, et tire sur l'*atiratha*, en saisissant le timon de son char» (vii. 128. 20 : cf. R. vi. 69. 46, *nihatya hayān nirmathye 'śāṃ rathasya*, etc.

<sup>29</sup> Cf. iv. 45. 20 sq. : *dakṣiṇāṃ yo dhuraṃ yuktaḥ (hayaḥ) ; yo 'yaṃ dhuraṃ dhury avaro vāmāṃ vahati ; yo 'yam pārṣṇiṃ vahati ; yo 'yam vahati me pārṣṇiṃ dakṣiṇām abhitaḥ sthitaḥ*.

On considérait que le timon (*rathadhur*), fixé à une extrémité au joug, était divisé à l'autre extrémité en trois parties, deux d'entre elles (le timon la troisième) étant des renforts latéraux qui couraient derrière les chevaux et étaient reliés par l'autre extrémité au *kāṣṭha*, essieu (moyeu) ; on appelait cela le «triple-bambou» (*triveṇu*), littéralement «la pièce formée de trois bâtons en bambou» ; ou bien cette pièce était un triangle de bambou, dont un côté était parallèle à l'essieu, et les deux autres se rejoignaient sur le timon<sup>30</sup>.

Le chariot, quand il part en campagne, transporte toujours une pièce de bois, qui souvent se détache et se trouve avec les drapeaux, les étendards, etc. C'est la «traîne» (*anukarṣa*), expliquée de différentes manières<sup>31</sup>, mais le plus simplement comme «une pièce additionnelle de bois» destinée à réparer rapidement les dommages survenus durant le combat. Ce serait ainsi une partie des *upaskara* ou équipements généraux du char de guerre. Comme je n'ai noté aucune occasion où on aurait essayé de réparer un char endommagé sur le champ de bataille, il peut

---

<sup>30</sup> Les deux pièces latérales semblent presque certaines. Je n'ai pas le moyen de décider si la troisième pièce était un ajout parallèle à l'essieu, ou si c'était une continuation du timon lui-même. Cf le commentateur sur *chinnatriveṇucakrāṣah*, viii. 16. 13 : *ubhayataḥ kāṣṭhadvayasahito dhūrdaṇḍaḥ*, «le timon relié des deux côtés aux deux extrémités de l'essieu». Cette pièce de bois est généralement mentionnée dans les textes sans sa description. Quand Arjuna monte dans son char en iii. 175. 4 (*girikūbarapādākṣamṣ śubhaveṇutriveṇumat*), le commentateur dit que les *pādau* sont les (deux) roues, et définit notre *triveṇu* comme «un triangle de bois réunissant le timon et l'essieu, et appelé *śubhaveṇu*, parce que les bois dont ce triangle était fait (*veṇavaḥ*) étaient très beaux». C'est à dire, le bois était du bambou, mais le composé a été si souvent utilisé que le même mot a pu être utilisé comme un adjectif. Ce mot apparaît assez souvent (cf. iii. 242. 5 ; iv. 57. 37 ; vii. 156. 83 sq., *triveṇuka*, etc). Nous le trouvons aussi argenté (*rajatatriveṇu*), viii. 37. 27 ; et apparemment synonyme de *tridaṇḍa* (*iṣā tadubhayapārśvadāruṇī*, comm.) : d'où on peut aussi conclure que le bambou d'origine a été remplacé par un bois plus solide, tout en conservant son ancien nom. Un usage de ce mot tel que l'on trouve ici et en ix. 9. 31, *nadī triveṇudaṇḍakā vṛtā*, conduit aisément à une confusion avec le mât du drapeau, qui peut aussi être fait de trois tiges de bambou. L'utilisation de ce mot par les *Purāṇa* est copiée sur celle de l'épopée, comme dans Var. P. 96.11, *rathāḥ sucakraḍaṇḍākṣatriveṇuyuktāḥ*, etc. Les chariots décrits comme étant *dvi-triveṇavaḥ*, dans la description de vii. 36. 31 sq., et cela semblerait confirmer l'idée de Burnouf que le *triveṇu* était en fait le mât du drapeau. Mais le commentateur s'en tient toujours à l'explication donnée ci-dessus ; et il semble vraisemblable qu'il ait à l'esprit un double triangle, l'un au dessus de l'autre, en renfort ; bien que «deux ou trois» puisse être une interprétation qui ne s'applique pas aux mâts des drapeaux, mais à cette pièce composée de trois parties ou de deux seulement, les parties essentielles. mais le sens de ce dernier passage reste toutefois pour moi très incertain. Il est parfaitement possible que le *triveṇu* modifie la forme du char de guerre, et qu'il nous faille, dans bien des passages, traduire plus littéralement *rathāgra* (*hato rathāgrād apatat*, viii. 89. 65, etc.).

<sup>31</sup> v. 155. 3 ; vi. 89. 38 ; 106. 21 sq. ; vii. 38. 6, avec *talpa* et *triveṇu* ; viii. 19. 42 ; 58. 26 ; et souvent.

avoir été destiné aux artisans laissés au campement, de sorte qu'ils puissent s'en servir en cas de besoin. Trimballer ainsi une pièce de bois pour rendre possible des réparations la nuit, semble, cependant, si absurde, que j'en suis amené à penser que cette pièce de bois pouvait servir de ballast : ce n'est pas impossible si l'on se souvient combien les chars pouvaient se renverser à chaque instant<sup>32</sup>. De telles indications et de telles suggestions, nous pouvons peut-être conclure au moins que le char à deux roues était une construction très légère, réalisée surtout en bambou (un bois très solide malgré sa légèreté : cf. son utilisation pour les arcs), et surtout fait pour la rapidité et les manœuvres. *Ghūrṇa* ou oscillation, appliqué à un char de guerre, le montre bien<sup>33</sup>. On pense généralement que les chars de guerre des premiers temps étaient lourds et patauds ; mais, au contraire, les premiers modèles semblent avoir été petits et très légers ; ce n'est qu'avec l'addition d'une autre roue, puis d'une autre paire de roues, que sont venus la stabilité, la taille et le poids. Le *currus* des romains et le *syandana* des hindous tirent tous deux leur nom de leur «aptitude à la course», de leur vitesse<sup>34</sup>.

2) Les étendards et drapeaux des chars de guerre, *dhvaja, ketu, patākā* <sup>35</sup> : Ils jouent un rôle important dans la bataille, car ce sont les points de ralliement des deux parties, et l'étendard d'un grand guerrier noble est désigné à juste titre comme le défenseur de son armée toute entière. Cependant, ils ne sont pas nationaux, mais individuels. Ils ne correspondent pas à notre drapeau, mais plutôt au panache des chevaliers du moyen âge. Il faut garder cette différence à l'esprit, car elle illustre d'un coup d'œil le champ de bataille hindou, où, comme nous l'avons dit plus haut, les hommes combattent seulement pour leur chef. Il nous faut ensuite faire la distinction entre enseigne et bannière. À l'arrière du char, peut-être sur un des côtés, se dresse un mât, s'élevant droit au dessus du plancher. Le mât principal, à mon avis, se trouvait au milieu de l'arrière du char, tandis que les petits drapeaux étaient sur le côté. Ce mât portait l'enseigne à son sommet et apparemment, en dessous de ce sommet, flottait le drapeau<sup>36</sup>. Le mât du drapeau

---

<sup>32</sup> Il est possible que ce «billot de bois» (*pātalya*) in R. V. iii. 53. 17 soit un *anukarṣa*. Inexpliqué par Zimmer, *loc. cit.*, p. 251.

<sup>33</sup> Ainsi *ghurṇitavān rathaḥ*, en viii. 90. 83, dit d'un char qui penche alternativement à gauche et à droite, bien que n'étant pas en campagne, mais à cause d'une malédiction (*ghūrṇe rathe* in 84).

<sup>34</sup> Ces noms sont synonymes. Cf. R. i. 71. 5, où les *dvijas* montent dans un *syandana*, et ii. 4.4, dans un *ratha*.

<sup>35</sup> *vājayantī*, peut-être guirlande, viii, 58, 28 (v. ci-dessous)

<sup>36</sup> Pour la position du mât, cf. ce qui est dit en vi. 101. 47-48, où un guerrier blessé s'assied dans l'*upastha* s'appuyant contre le mât du drapeau (*dhvajayaṣṭiṃ samāśritaḥ*), et de même en vii.

était souvent le premier objectif des flèches ennemies, qui semblaient dirigées non pas tant sur le symbole lui-même que sur ce mât, sans aucun doute parce que le premier était en métal et lui en bambou<sup>37</sup> ; bien qu'évidemment le but ultime fût de déshonorer le guerrier noble en abattant son symbole. Quand le symbole tombe, tout le groupe (nous pouvons considérer la suite du guerrier noble comme un groupe) tombe dans la confusion et la consternation. Sur le sommet du mât était placé le *dhvaja* ou *ketu*, le premier signifiant parfois l'ensemble, mât et enseigne ou bannière ; le second signifiant le symbole ou la bannière seuls. Cette enseigne était à l'image de quelque animal, sanglier ou flamant rose. Ainsi le *vānara*, ou enseigne représentant un singe, d'Arjuna était placée en haut du *dhvaja*, et son char était habituellement appelé «le char avec l'enseigne au singe»<sup>38</sup>. Le *ketu* est souvent une partie du *dhvaja*, mais souvent un synonyme de celui-ci (dans un sens plus étroit). Ainsi, tout symbole spécifique du *dhvaja* dans son ensemble peut aussi désigner le *ketu*<sup>39</sup>. La chute soudaine d'un guerrier «comme un *dhvaja* libéré de ses attaches» implique une substance solide ; tandis que le gonflement (*utsrjya*) du *ketu* implique une bannière, iv. 65. 1. *Ketu* est donc, parfois, synonyme de *patākā*, «drapeau», tandis que *dhvaja* est aussi l'image de métal en haut du mât, ou cette image et le mât pris ensemble<sup>40</sup>. La hauteur de l'enseigne et de son mât peut être connue par le fait qu'elle est toujours très apparente et déduite encore de la belle image décrivant un bosquet de grands arbres au bord d'une rivière s'élevant au dessus du sol comme un *dhvaja* au dessus d'un char de guerre (i. 70. 17). Le même passage contient un adjectif substantivé, *dhvajinī*, «celle qui est munie de bannières», pour désigner une armée (i. 70. 32). Un des livres décrivant la bataille nous donne «une description des étendards», montrant combien ils sont bigarrés et différents dans leurs formes. Ils sont tous «comme des pics de montagne», dorés et de couleurs

---

166. 32. Ce mât ne peut être placé à l'avant, car le guerrier devrait alors tourner le dos à l'ennemi (puisqu'évidemment il se sert du mât pour appuyer son dos), une chose que ne ferait aucun guerrier, même à l'article de la mort. Les seuls passages qui semblent contredire ceci sont ceux comme vi. 82. 59, où le drapeau et le cocher sont abattus d'une seule flèche ; mais nous ne pouvons pas tirer grand chose des tirs remarquables des héros épiques.

<sup>37</sup> *vaiṇavī yaśṭiḥ*, i. 63. 17 : cf *veṇu* en Śat. Br.

<sup>38</sup> *dhvajāgre*, viii. 79. 22 ; *vānaradhvajah*, viii. 56. 91, etc.

<sup>39</sup> Cf. *vṛṣabhadhvajah*, *kapidhvajah*, *pakṣivaradhvajah*, iii. 39. 83 ; viii. 56. 91 ; 94. 58, etc. ; mais tous utilisés également avec *ketu* : mais pas *ketuyaśṭiḥ*.

<sup>40</sup> Cf. le dernier vers au premier acte de Śakuntalā, où le *ketu* est un drapeau de soie (*śnānśūkam iva ketoh prativātaṃ nīyamānasya*) ; et les panaches (*cāmara*) au même emplacement du premier acte de Vikramorvaśī.

vives, décorés de drapeaux, et différents de nom, de forme et de couleur. Arjuna avait «un singe à la gueule féroce et une queue de lion», avec des drapeaux sur le côté ; Karṇa un *hastikakṣyā* ; Droṇa, un taureau ; et d'autres avaient des paons, des sangliers, des éléphants, portant parfois des cloches d'or ou d'argent ; un guerrier noble avait un sanglier dans un filet d'or<sup>41</sup>. Dans un autre passage, on nous dit qu'un guerrier noble a pour symbole un *śarabha* d'or (une monstruosité à huit pattes) ; et son frère jumeau, un cygne d'argent muni de clochettes<sup>42</sup>. Nous trouvons dans d'autres passages des arbres et des fleurs utilisés comme symbole, aussi bien que des animaux. Spécialement le palmier, qui, par sa hauteur et sa majesté était considéré comme l'emblème le plus adapté au plus grand des guerriers des Kurus, et était pour cela son «arbre symbole» κατ' ἐξοχήν<sup>43</sup>. Mais ces guerriers, cependant, ne portaient pas toujours la même enseigne. Ainsi, dans une autre bataille, nous trouvons sur l'enseigne de Bhīṣma cinq étoiles jaunes et un drapeau bleu (en soie) ; et Droṇa se vantant du *kamaṇḍalu*, ou pot, qui marquait sa basse origine. Des couleurs contrastées sont appréciées. Kṛpa a «des chevaux rouges et un drapeau bleu», – etc. Mais les enseignes sont suffisamment individualisées pour permettre de reconnaître leurs guerriers grâce à elles, comme grâce à leurs vêtements ou leurs chevaux<sup>44</sup>. «Avec leurs enseignes dressées», les guerriers nobles montraient qu'ils étaient prêts à avancer sur l'ennemi<sup>45</sup>. Le symbole portait chance, comme notablement celui d'Arjuna, ou malchance à son

---

<sup>41</sup> Le *dhvajā bahuvihādīkārāḥ* dans le *dhvajavarṇana* de vii. 105. 1 sq. Arjuna a un *siṅhalāṅgūlaṃ ugrāsyaṃ vānaralakṣaṇam*, ib. 8 ; la distinction de *nāma, rūpa, varṇa*, ib. 2-5 (*anekavarṇāḥ*). Ici, le drapeau est *patākā*. D'après la strophe 14, il est évident que le mât dans le char de Karṇa descend jusque dans l'*upastha*. Le *govṛṣa* est le signe de Śiva (*vṛṣadhvajah*) ; le sanglier, celui de Viṣṇu. Les symboles coiffent le *dhvaja*, mais ce dernier peut être ici remplacé par *ketu*.

<sup>42</sup> vii. 23. 86 sq. Abhimanyu est *śrīṅgapaksī*, portant une aile de faucon (?). Yudhiṣṭhira ici a un arc divin. D'autres enseignes similaires se trouvent en vi. 74. 13 (*yūpaketuḥ*) ; vi. 104. 14 (*tāladhvajah*) ; vii. 2. 23 sq. (*indīvarāṅkaḥ* et *siṅhaketuḥ*) ; vi. 115. 31 (*karṇikāradhvajah* : cf. vii. 36. 12 ; vi. 112. 29 ; 115. 26, etc.).

<sup>43</sup> Le *tāla* est *dhvajadrumaḥ*, xii. 55. 18. Bhīṣma est «celui qui a le palmier pour enseigne», *tālaketuḥ, tāladhvajah*.

<sup>44</sup> Droṇa porte le *kamaṇḍalu* en iv. 55. 43 ; vii. 23. 82 ; et une *vedī* d'or en ib. 58. 3. Bhīṣma est décrit en ib. 55. 54 comme équipé du *pañcatāreṇa ketunā nilānusāreṇa* ; et Kṛpa a un *nīlā patākā* en ib. 41. On trouve une autre mention des animaux des *dhvaja* en i. 225. 16 (*bhūtāni vividhāni mahānti ca*). Sur la reconnaissance des morts par leurs bannières etc, v. xv. 32, 14.

<sup>45</sup> Cf. vii. 36. 12 ; et vi. 45. 7, *abhyavartanta sarva evo 'ccṛita- dhvjaāḥ*. Aussi *ucchrīd rathe dhvajayaṣṭi*, x. 13.4, le terme technique.

porteur<sup>46</sup>. La couleur du métal dans l'enseigne, ou du tissus dans le drapeau, est toujours frappante. Un héros a une enseigne rouge<sup>47</sup>, d'autres bleue, jaune, etc. Mais, par dessus tout, le blanc est préféré. Ainsi les chars de guerre ressemblent à des villes, si gaiement ornés<sup>48</sup>. Karṇa est distingué par un symbole appelé *kakṣā*, ou *kakṣyā* ; un tigre, je pense. On le décrit avec un drapeau blanc, des chevaux couleur de grue, un arc doré, et (en plus d'autres choses) un *nāgakakṣa* ou *hastikakṣa*, probablement une sangle d'éléphant, mais d'après son utilisation en liaison avec Karṇa, plus vraisemblablement une bête sauvage. Cf. viii. 11.7 ; 56. 85 ; 87. 7, 90 sq.

L'expression *patākin*, «muni de drapeaux», est utilisée aussi bien pour l'enseigne, *dhvaja*, que pour le char lui-même ; il nous faut donc imaginer que le mât portait des drapeaux en plus de l'enseigne<sup>49</sup>.

Tous les chars portent ces bannières (vii. 34. 16), et il est très probable qu'elles étaient placées sur d'autre parties du char, en plus du mât<sup>50</sup>. Un chariot *abhipatākin* est un chariot dont les drapeaux flottent vers l'avant, dans le sens contraire du vent, pour indiquer la victoire<sup>51</sup>. Le drapeau de Karṇa est doré et muni de guirlandes<sup>52</sup>, et l'arc d'Indra (arc-en-ciel) seul peut donner toutes les couleurs des drapeaux<sup>53</sup>. Ainsi nous lisons que les drapeaux et les parasols brillent en raugs serrés parmi les bijoux et les armes<sup>54</sup>. Avant la guerre, et même pendant, nous trouvons Yudhiṣṭhira se déplaçant sur un char dont le sommet du mât était orné de deux instruments de musique, peut-être des tambourins appelés *mṛdaṅgau* (iii. 270. 6 ; vii. 23. 85).

Les drapeaux spéciaux appelés *vaijayantyaḥ* semble avoir été utilisés en temps de guerre seulement sur les éléphants, et doivent donc avoir été de petite taille (vi. 112. 27 ; viii. 58. 28). Ils peuvent avoir été seulement des guirlandes, comme la «guirlande d'Indra» (i. 63. 15) – un signe de victoire. *Dhvaja* en dehors de la

---

<sup>46</sup> *amaṅgalyadhvajah*, vi. 112. 19.

<sup>47</sup> *lohitakadhvajah*, v. 171. 14 ; vii. 23. 18.

<sup>48</sup> *ratha nagarasamkāśaḥ*, vi. 79. 57. Cf. xii. 100. 8.

<sup>49</sup> vii. 193. 12, *dhvajā bahupatākināḥ*, et souvent dans les références données ci-dessus.

<sup>50</sup> Cf. ci-dessous l'explication de la différence de taille entre *dhvaja* and *patākā*, Ag. P. 61. 35 (tout le chapitre sur la consécration du *dhvaja* à la porte du roi) ; et Brh. Samh. 43. 8-39 ; Mbh. i. 63.

<sup>51</sup> viii. 11. 7 sq. Cf. *atipatākaḥ* (*rathaḥ*) en viii. 24. 54 ; 59. 67, un char de guerre surmonté de sa bannière.

<sup>52</sup> *patākā kañcanī sragvī dhvaje*, vii. 105. 13.

<sup>53</sup> *indrāyudhasavarṇābhīḥ patākābhīḥ alaṃkṛtaḥ*, vi. 50. 44 ; cf. ib. 79. 57, *nānāvarṇavicitrābhīḥ patākābhīḥ alaṃkṛtaḥ*.

<sup>54</sup> vi. 87. 14. Cf. aussi viii. 24. 54, 72, des chars avec des bannières et des chevaux couleur de la lune ; des éléphants «avec différentes bannières de différentes couleurs».

guerre, est utilisé comme n'importe quel enseigne, p. ex. d'un dieu ou d'un colporteur. Ainsi nous avons le *dharmadhvajah* et *dharmadhvajikah* du soleil, «dont l'emblème est le devoir» ; ou, appliqué à quelqu'un qui triche, «qui commerce loyalement»<sup>55</sup>.

Faisant presque partie des bannières, il y a le *chattra*, ou parasol, une protection réelle, une part essentielle de l'équipement du char, mais considéré aussi comme un ornement de parade. Il était généralement blanc. Durant les occasions festives, il est soigneusement tenu au dessus de la tête du guerrier par un égal ou un serviteur. Malgré son occurrence fréquente dans les descriptions des butins de guerre, il semble ne jouer aucun rôle dans l'action, et je parie qu'il n'est apparu que récemment dans le poème, et doit être associé avec la masse d'accessoires luxueux efféminés dépeinte longtemps après l'original<sup>56</sup>.

Il y a tellement d'armes représentées dans le chariot que nous ne pouvons voir qu'un ajout tardif dans ces récits. Le char, selon ces descriptions, était un arsenal, contenant un assortiment complet d'armes en grand nombre. Ainsi, un char (vi. 106.22 sq.) est rempli d'armes, et un guerrier dit (vii. 112. 46 sq.) : «Que les préposés au char placent tous les carquois (*upāsaṅgas*), toutes les fournitures (*upakaraṇāni*), juste selon le nécessaire, dans mon char de guerre ; car je dois pouvoir utiliser toutes les armes, et le char doit être équipé comme le prescrivent les instructeurs».<sup>57</sup>

Le guerrier noble va ensuite rencontrer les «Kambojas, qui sont experts en de nombreuses armes ; les Kirāṭas, qui sont comme du poison ; les Śakas, qui sont comme le feu», etc. ; son *dhvaja* au lion décoré de drapeaux blancs, lui-même revêtu d'une cuirasse de laiton, son ac pressé contre sa poitrine ; «et il était orné de *lāja*, de parfum, et de guirlandes, lui, porté aux nues par les filles, et embrassé par le roi». Encore plus précis le récit donné en viii. 76. 17 : «six *ayutāni* de flèches, de nombreux dards, des marteaux, des épées, des couteaux, des *bhallas* (également

---

<sup>55</sup> *dharmadhvajah*, iii. 3. 19 ; *dhvajikah*, xiii. 163. 62 (cf. *dhvajin*).

<sup>56</sup> Ainsi, en viii. 27. 33, on trouve sur le champ de bataille des parasols, des éventails, du bois de santal, (le bois le plus coûteux des Hindous) ; et en ix. 10. 2, «un parasol d'un blanc brillant» est porté au dessus de Yudhiṣṭhira ; cf. iv. 55. 55 et 64. 3. En vi. 22. 6, le parasol du chariot a des côtes d'ivoire. Une des premières choses qu'Aśvatthāman demande, quand il trouve son roi abandonné et mourant, est : «Où, oh, où est ton parasol blanc ? Et où est ton éventail, ô souverain de la terre ?» (ix. 65.18). Le *chattra* est blanc (vi. 103. 25), et muni d'un manche en or (*hemadaṇḍa*, vi. 55. 31 ; R. vi. 36. 113). Un autre nom, *ātapatra*, «parasol», a le même sens ; dans une marche décrite en xv. 23. 8, le roi sort avec une rangée de chars de guerre (*rathānikena*), et on tient au dessus de lui un *ātapatra* blanc. On note aussi, en R. vi, 49. 8, que son char était muni de cloches

<sup>57</sup> Son char est «*pañcaguṇa*, possède les cinq qualités», inexpliqué.

flèches), deux mille *nārācas* (flèches en fer), trois mille *pradara* (arrows) – que même un char tiré par six bœufs ne pourrait transporter» (*śakataṃ śaḍgavīyam*) - sont laissés à la disposition d'un seul guerrier. «Avec des flèches (54. 7, *vicikha*, *vipāṭha* ; 29, *prṣatka*) et des gantelets, avec des carquois, des conques et des bannières, avec corselet, diadème, épée et arc», telle est la description d'un guerrier noble dans son char (iv. 53. 9). Dans un autre passage (xiv. 79. 14), un guerrier «monta dans son char, muni de centaines de carquois, après avoir ceint son corselet et son casque brillant». Dans un char, on trouve une centaine de carquois, en plus des massues, des *śataghnīs*, des cloches, des lances, des broches, des flèches, des arcs, avec un *varūtha* (viii. 11. 8). Un char d'une valeur sans pareille est décrit dans le douzième livre (tardif), mais il est utilisé pour l'apparat, pas pour la guerre, et semble avant tout un moyen d'exhiber des bijoux ; il est orné de saphirs (*masāra*), de cristal, a des roues plaquées-or (*hemanibaddhacakraḥ*), « toutes sortes de gemmes» y sont attachées, de sorte qu'il «brille comme le soleil naissant»<sup>58</sup>. Comparez le bref récit, tardif d'après sa métrique, dans la scène d'ouverture de la guerre, où Yudhiṣṭhira a «un char de guerre, pareil à celui d'Indra, avec un harnais d'or, brillant de tout son *hāṭaka* (or)<sup>59</sup> ; et comparez aussi le char décrit encore dans le livre xii (37. 32 sq.), où le roi «monte un beau char tout neuf, couvert de peaux de *kambala*, et tiré par seize vaches blanches». Dans ce char, Bhīma, le frère de l'empereur, «tient les rênes» (*jaḡrāha raśmīn*), car c'était un grand char d'apparat, et Arjuna tenait le parasol blanc (*pāṇḍuraṃ chattram*) de la royauté au dessus de la tête de l'empereur. Dans le même passage, nous trouvons un char tiré par des hommes : c'est-à-dire, les chevaux sont remplacés par des hommes (*narayāna*, ib. 40). Une autre description d'un de ces énormes équipage de guerre nous est donnée dans un passage contemporain ou légèrement plus tardif que ce dernier. C'est là que nous trouvons une distinction formelle entre les chars de guerre «et les chars de plaisance»<sup>60</sup> ; et peut-être la description la plus courte mais la plus complète du char de guerre dans sa plus grande, sinon dans sa plus pesante gloire. «Attèle (*sajjīkuru ratham*), cria le saint ; Prépare vite ton chariot, ton char de guerre, avec ses armes et ses bannières, avec une épée et un mât d'or (*yaṣṭi*), bruyant avec le son de ses cloches, muni de portes ornementales (*yuktas toraṇakalpanaiḥ*, 31), doré, équipé de centaines de flèches ; ainsi fut fait, et le roi plaça son épouse sous le joug gauche (*vāme dhuri*), et lui-même sous le droit, et il plaça dans le char

---

<sup>58</sup> xii. 46. 33 sq. En viii. 38. 9, une centaine de villages sont comparés à cent chars de guerre ; dans cette comparaison il doit s'agir de ces chars d'apparat..

<sup>59</sup> vi. 22. 5 ; une façon de désigner l'or plus commune dans le R.

<sup>60</sup> *sāmgrāmiko rathaḥ* et *krīḍārathah*, xiii. 53. 28 sq

l'aiguillon, très pointu, fait de trois bâtons, *tridaṇḍaṃ vajraśūcyagraṃ pratodaṃ tatra cā 'dadhat*» – car c'était un autre *narayāna*, et le roi et sa femme étaient obligés de tirer le char pour un grand saint. Je ne sais pas si nous pouvons nous permettre d'affirmer que deux chevaux suffisaient pour faire marcher un tel char, mais ces deux-là, le roi et la reine, piqués «sur le dos et les hanches», tirèrent le saint un certain temps sans donner de signes de fatigue. Les portes ornementales étaient probablement en relief, à en juger par les normes des Purāṇas ; bien que je n'en trouve aucune évidence dans l'épopée<sup>61</sup>.

Une autre description, plus simple, nous montre que le char de guerre paré pour la bataille était «large et fin, et orné de cloches et d'un filet d'or ; il était facile à conduire, et faisait le bruit du tonnerre ; bien orné, muni de peaux de tigre qui faisaient protection (*varūthin*), et tiré par de chevaux à la belle encolure» (v. 131. 28 sq.). Comparez avec cette description presque identique d'un char de guerre dans le sixième livre du Rāmāyaṇa : «Il monta avec joie sur son divin char de guerre, son arc bandé, ce char muni de toutes sortes d'armes, résonnant d'une centaine de cloches, attelé à des chevaux rapides comme la pensée, et bien conduit par son cocher ; ce char qui faisait le bruit du tonnerre, qui avait l'éclat de la lune ou du soleil ; qui dressait bien haut sa hampe de drapeau ; ce char qui était irrésistible, muni d'une protection (*suvarūtham*), très orné, recouvert d'un filet d'or, comme en feu par sa splendeur»<sup>62</sup>.

Certaines parties du chariot ne sont pas faciles à expliquer, car elles sont rarement mentionnées, et sans description. Nous trouvons ainsi dans une liste des parties du chariot, à côté de celles dont nous avons déjà parlé, le *daṇḍaka*,

---

<sup>61</sup> Voir P.W., *kalpana*. Cf. avec le *vimāna* décrit en R. vi. 106. 22 sq. Il est orné d'or et de pierres précieuses, de bannières et d'emblèmes ; et il est embelli par l'*hemakaṣyāḥ* (m.), plaques d'or, et des réseaux de cloches. Le Lexicon compare *kaksa*, défini comme une partie du char (*kaksa*, 12) par les lexicographes locaux, et traduit, de façon douteuse, «Flügel». À propos de cette légende, on peut se demander pourquoi, si l'on attache quelque importance à la façon dont un roi a maltraité ses prêtres, on ne pourrait pas, à l'inverse, traiter ce récit comme une indication de la façon dont les prêtres traitaient les rois. La réponse est en : parce que la première est une légende nationale et appartient à une tradition respectable ; le roi si fier étant soutenu par l'épopée et par la littérature légale, son image étant, en un certain sens, historique ; alors que la seconde est une des absurdités sauvages auto-fabriquées, sans le support d'une légende plus ancienne ; et parce que la première illustre ce qui aurait bien pu se produire dans une période plus ancienne, mais la seconde ne correspond à aucun antécédent plausible.

<sup>62</sup> R. vi. 31.28 sq. Les cloches ici sont *kiṅkinî* (*śatanādita*). Cf. R. vi. 49. 8. Cf., aussi, R. vi. 51. 17sq. (*sadhvajah . . sānukarṣaḥ*) un char muni de tridents, de haches, etc., en ib. 108 ; et R. vi. 66.8, où l'*agnivarṇa* du *ratha* est à interpréter comme «doré». Même chose en R. vi. 74. 1 (*rathānāṃ cā 'gnivarṇānāṃ sadhvajānāṃ ūthinām*).

apparemment équivalent au *yaṣṭi*, le mât de la bannière ; le *jañghā*, probablement *akṣajañghā* ou «essieu» ; et les *daśana*, peut-être les rayons (à moins que cela ne signifie le harnachement en général)<sup>63</sup>. Le triangle avant, expliqué ailleurs, est dit argenté dans un autre passage de ce livre ; et, tiré du même passage, nous pouvons ajouter au char un nouveau composant, à savoir le *tri-kośa* ou triple réceptacle, dont on nous dit qu'il est en or, ou doré : «le char couvert de peaux de tigre, à l'essieu silencieux, au *tri-kośa* d'or, et au triangle avant d'argent»<sup>64</sup> : *Kośa* seul est précisément le fourreau d'une épée. Les trois qualificatifs ci-dessus peuvent s'appliquer à trois pièces voisines, essieu, moyeu et triangle-essieu-timon, de la façon dont *kośa* est utilisé dans la littérature védique ; mais pourquoi triple ? Étant donné cette signification peu précise, fréquente dans l'épopée, je préfère considérer qu'il s'agit de trois compartiments destinés à recevoir des armes.

Le char allégorique, décrit en viii. 33. 17 sq., montre quelques particularités qui le distinguent du chariot. Nous y trouvons une protection appelée *parivāra*, et une autre appelée *parirathyā* (comparez A.V. viii. 8. 22), en plus de l'habituel *varūtha* ; une *pariṣkara*, «protection des roues» ; deux *adhiṣṭhāne*, «places où se tenir au dessus des roues avant» (M.) ; et un *apaskara*, une pièce de bois arrière. Le siège, appelé *bandhura*, et fait de trois pièces. Les guerriers qui protègent le char sont appelés *paraḥsarāḥ*, *pariskandāḥ*, et *pr̥ṣṭharakṣau* ou *cakrarakṣau*. Ils sont aussi appelés *pārśva-gopāḥ* et *paripārśvacarāḥ*. Les deux commentateurs comprennent

---

<sup>63</sup> (*rathān*) *iṣāmukhān dvitriveṇūn nyastadaṇḍakabandhūrān, vijañghākūbarāṃs tatra vinemidaśanān api ; vicakropaskaropasthān bhagnopakaraṇān api, prapātītopastaraṇān*, vii. 36. 31 sq. Le commentateur ne touche pas les mots donnés ci-dessus ; ceux qui n'y sont pas donnés sont discutés en lieu et place. *Daśana* (see P. W.) pour *daśana* ? Sa relation étroite avec la roue et avec toutes les parties du char semblerait rejeter «harnais» comme traduction acceptable. D'après sa signification littérale, on serait tenté de mettre *daśana* en relation avec le sens «crochet» d'*aṅkau* et *nyaṅkau*, et d'imaginer une dent ou un crochet sur les roues. Mais il ne semble pas que des faux, ou leurs équivalents, aient été utilisées, sinon elles seraient apparues dans les descriptions et elles ne peuvent être confirmées ni pour l'époque védique, ni pour l'époque épique. Rajendralāla s'emploie à les confirmer pour l'époque védique, mais le seul passage cité ne prouve rien. Les *aṅkau* et *nyaṅkau*, «qui courent avec le vent de chaque côté du char» peuvent aisément être pris pour ce qu'ils sont ; ce sont les protecteurs du char, et *abhito ratham (yau dhvāntaṃ vātāram anu samcarantaṃ)* signifie approximativement «trouvé de chaque côté» (et non partie du côté), comme en Mbh. iv. 64. 33, *ratharakṣinah ... śerate abhito ratham*, «se trouve de chaque côté du char», ou comme des pièces de protection tranchantes fixées sur les côtés ; mais ce passage de Pār. G. S. iii. 14. 6 n'est pas suffisamment clair pour pouvoir être utilisé en preuve de cet argument.

<sup>64</sup> *rathaṃ vaiyāghracarmāṇām (= vyāghracarmaparivṛtam, comm.), akūjanākṣaṃ hematrikośaṃ rajatriveṇum* viii, 37, 27.

qu'il y a quatre roues. Les chars du même type décrits dans les Purāṇas. semblent être des copies de ceux de l'épopée

Dans des description plus simples, et souvent par allusion, nous trouvons des chars à deux roues. Comme le commentateur est habitué aux chars à quatre roues de son époque, il tente parfois de faire de ces chars des chars à quatre roues, comme il est dit ci-dessus. Néanmoins, d'après les descriptions de l'épopée, nous pourrions presque croire que les chars à deux roues étaient généralisés, excepté dans les parties les plus récentes de notre texte. Par exemple, dans une certaine occasion, une roue est arrachée d'un char et ensuite, nous dit-on, «les chevaux tirèrent le char qui n'avait plus qu'une roue»<sup>65</sup>. En conséquence, le char de Krishna, dont il est dit qu'il avait «deux roues, comme le soleil et la lune», pourrait bien ne pas en avoir eu plus (v. 83. 15). Ce char avait quatre chevaux, et ainsi nous voyons que les quatre chevaux n'étaient pas réservés à des chariots plus grands (la taille d'un char de guerre ne semble rien avoir avec l'attribution des titres *mahāratha*, *atiratha*, etc.)<sup>66</sup>. On peut aussi déduire que le char dont il est question dans le passage : «le joug, le timon, les deux roues et l'essieu, étaient brisés, mis en pièces par les flèches» (v. 181.14), était un char à deux roues.

D'autre part, on parle de chars à huit roues, bien que très rarement. On trouve parfois le même nombre de chevaux<sup>67</sup>. Puisque nous voyons les chars à deux chevaux et à deux roues prédominer dans les périodes les plus anciennes, et que nous pouvons retracer un accroissement graduel en taille et poids, nous pouvons dire avec Lucrèce :

Et biiugos prius est quam bis coniungere binos,  
Et quam falciferos armatum escendere currus ?<sup>68</sup>

---

<sup>65</sup> *ekacakram ratham . . ūhuh*, vii. 189. 54.

<sup>66</sup> v. 165, cité ci-dessus, avec le titre extraordinaire de Kṛpā *rathayūthapayūthapaḥ*, 166. 20, applicable seulement à des nombres ou à des compétences.

<sup>67</sup> «Énorme était le bruit du char à huit roues», vii. 175.13 (*rathaḥ .. aṣṭacakrasamāyuktaḥ*). De nouveau *aṣṭacakra* en vii. 167. 38. Ces chars à huit roues se trouvent dans le livre de bataille le plus contemporain du Rāmāyaṇa. Ainsi, nous trouvons aussi dans le le *aṣṭacakrasamāyukto mahārathaḥ* (R. vi. 44. 27). pour les chevaux, voir ci-dessous.

<sup>68</sup> «Atteler deux chevaux se fit avant d'en atteler deux couples  
Et de monter en armes sur des chars garnis de faux».  
Lucrèce, v. 1298.

Mais l'affirmation risquée qui suit est à peine crédible, en tout cas pas en Inde : et prius est armatum in equi conscendere costas ... quam biiugo curru belli temptare pericla. (Monter tout armé sur le dos d'un cheval ... se fit avant que d'essayer les périls de la guerre sur un char à deux chevaux), v 1297 ... 1300.

Nous sommes maintenant prêts à mettre en doute les affirmations erronées faites au début de la guerre dans la description des chars de bataille. L'erreur consiste dans le fait d'affirmer leur usage comme universel. Ce qui suit décrit probablement le char le plus grand utilisé, à part les chars excentriques et spéciaux d'un ou deux héros. Mon propos est en partie anticipé par cette affirmation formelle, qui dit (v. 155. 13 sq.) : «Tous les chars étaient tirés par quatre chevaux (*caturyu*), et équipés de flèches et de lances, et chacun de cent arcs ; pour chaque char, il y avait deux chevaux attelés au timon, menés par un seul cocher (*dhuryayor hayayor ekaḥ . . rathī*), et deux chevaux extérieurs attelés aux extrémités de l'essieu (*pārṣṇi*), et menés par un cocher chacun (*pārṣṇisārathī*). Les chars de bataille étaient comme des cités bien gardées, les chevaux avaient des harnachements dorés, *hemabhāṇḍa*. Chaque char était accompagné par dix ou cinquante éléphants»<sup>69</sup>.

3) Le cocher, *sūta*, *sārathi*, *yantar*, *niyantar*, *rathayantārau*, *pārṣṇiyantar*, *pārṣṇisārathī*, *abhīśugraha* (viii. 32. 19), *rathavāhaka*, *rathin* (abstrait, *sārathyam*) : le char a un ou trois cochers. quelquefois seulement deux (p. ex. vii. 156. 83 sq.). Souvent, cependant, le guerrier est son propre cocher. Un guerrier noble est parfois le cocher d'un autre guerrier noble, comme Kṛṣṇa pour Arjuna ou Śalya pour Karṇa. Mais la position sociale du cocher, comme on le voit à l'indignation de Śalya dans la scène citée longuement ci-dessus, est inférieure à celle du guerrier noble dans le char de guerre. Śalya ne l'accepte que pour des buts politiques. Il reste suffisamment de basse extraction chez Karṇa pour le justifier, mais le dialogue montre que la position d'un cocher normal est celle d'un haut serviteur. On ne pensait pas que les cochers de rois étaient indignes d'une haute position, et les princes dans l'embarras adoptaient de préférence ce mode de vie. Ainsi Nala devient écuyer, et passe son temps dans l'étable, *aśvaśāla* ; et Nakula prend son service comme entraîneur. Saṃjaya, lui, le vieux cocher, partage l'ermitage de son vieux roi<sup>70</sup>. Les cochers des guerriers nobles autres que les rois ont apparemment peu d'importance ; ils tombent généralement au combat sans être nommés. Mais, cependant, leur position réelle dépasse leur position théorique. Nous trouvons des cochers qui refusent d'obéir quand le guerrier donne des ordres trop téméraires, mais finissant par céder quand il insiste. C'est un serviteur, mais un serviteur privilégié. De plus, c'était le devoir du cocher de protéger son guerrier ; et cela pouvait aisément impliquer de le tenir hors du danger de mort. Comparez cette

---

<sup>69</sup> La quantité idéale peut être étudiée en R. vi. 86.2 sq.

<sup>70</sup> Nala, iii. 67 ; 71. 11 ; Nakula, iv. 13 ; Saṃjaya, xv. 16. 4.

scène colorée du septième livre : «alors, il pressa son cocher : ”conduis vite tes chevaux devant la face de Droṇa” ; ... et, de nouveau, il pressa le cocher en disant ”va, va” (*yahi, yāhi*) ; mais le cocher lui dit : ”Tu n’es pas assez habile au combat.” Alors le guerrier cria, ”Je pourrais sûrement combattre aujourd’hui, même les dieux! Vas-y !” et le cocher, poussant de son aiguillon ses chevaux de trois ans, continua sa route ; mais cela ne lui faisait pas plaisir»<sup>71</sup>.

La règle de protéger le roi est absolue. «Dans la bataille, le guerrier noble, s’il est perdu, doit être protégé par son cocher » ; ou, «le guerrier du char de guerre doit toujours être protégé» ; et quand le cocher risque sa vie pour sauver son maître, il le fait parce qu’il «garde cette règle à l’esprit». <sup>72</sup> On aura noté que dans le cas précédent, nous n’avons qu’un seul cocher. À côté de ce cocher, le *sūta* ou cocher à proprement parler, nous en trouvons deux de plus, appelés surtout les *pārṣṇisārathī*, les deux se tenant de chaque côté du char, peut-être au dessus des roues avant (voir ci-dessus), qui guident les chevaux libres à l’extérieur des chevaux de timon (vii. 48. 29). Il nous faut peut-être comprendre, à l’inverse, que les deux types de cocher se trouvent dans un grand char alors qu’un seul est mentionné, mais je ne vois pas de raison à cela, excepté la difficulté pour un seul cocher de diriger un véhicule à quatre chevaux, difficulté qui est légère car rien n’infirmes la possibilité des quatre chevaux attelés au timon – bien que cela soit contraire à l’usage ; comparez, : «La main légère, il tira (un flot de flèches) sur la tête de son ennemi, sur sa nuque, sa main, son pied, son arc, ses chevaux (pl.), son parasol, son enseigne, son cocher (*niyantar*), son triangle avant, son siège (*talpa*), ses roues, son joug, son carquois, son tableau arrière, son drapeau, ses deux protections de roues et tous les accessoires de son char ; le guerrier blessé tomba avec toutes ses parures et tous ses vêtements, il tomba sur la terre, comme un arbre arraché par un grand

---

<sup>71</sup> vii. 35.31 sq. ; 36. 1 sq. On utilise généralement les mêmes expressions. Cf. *codayā ’āsvān bhṛśam*, vii. 145. 3 ; *tvaṃ sārathē yāhi javēna vāhaiḥ*, viii. 76. 2 ; *tvarayan hayān*, viii. 26. 18, etc. L’orgueil du guerrier, prêt à combattre même les dieux est trop commun pour avoir besoin d’autres références. Nous devons nous rappeler que les dieux dont il est question sont des dieux d’autrefois, bien réduits par rapport aux circonstances actuelles, et en aucun cas des divinités. Une autre comparaison habituelle est de comparer l’ennemi à des sauterelles, à des brins d’herbe (*matvā tṛṇena tāṃs tulyān*, vi, 113, 36, etc.), ou à «un seizième» de sa propre puissance (vii, 111, 30, et souvent).

<sup>72</sup> *raksitavyo rathī nityam*, iii. 18. 9 ; et ib. 8, *mohitaś ca rane sūtro rakṣyaḥ sārathinā rathī*. En iv. 64. 49, le *saṃyantar* sauve son guerrier, *upadeśam anusmṛtya*.

vent !». On peut considérer que cette description complète exclut la possibilité des cochers extérieurs<sup>73</sup>.

Nous trouvons le roi des Pāṇḍu jouant le rôle du cocher à côté du cocher normal<sup>74</sup>. L'art du conducteur ne consistait pas seulement à conduire bien et vite, et à garder le char droit, car c'était là la base de son art. Son habileté principale consistait à tourner et faire demi-tour, à amener rapidement le char, de sorte à attaquer l'adversaire de tous les côtés avec une telle rapidité que le char semblait avancer de partout à la fois. Nous avons fait référence à cet art dans le chapitre sur les ordres de bataille. Les circonstances dans lesquelles le guerrier noble ou son cocher exercent leur art sont toujours les mêmes, soit pour échapper à l'encerclement de la part de l'ennemi, soit pour encercler. Les noms de ces mouvements sont techniques, tout autant que l'on peut voir de la technicité sous les termes transparents utilisés. Nous avons vu les termes de cercles «droits» et «gauches» : le «cercle», *maṇḍala*, est le terme normal pour désigner ce mouvement, auquel nous ajoutons, soit *yamaka*, «le double cercle», ou «droit» et «gauche», respectivement. Ou bien ce dernier est appelé un «croissant», *ardhacandra*. Le *Rāmāyaṇa*, dans un passage douteux, utilise les mots *vīthī* et *sarpagatī* comme s'ils avaient un sens technique, comme *maṇḍala*, correspondant à (*yuddha-*)*mārga*, et il est possible que ces mots, utilisés ainsi dans le *Mahābhārata*, m'aient échappé ; mais je n'en trouve aucune occurrence dans les ouvrages postérieurs. Cet effet d'«aller en cercle» était produit «en aiguillonnant les chevaux et en tirant sur les rênes» : en les dirigeant, bien sûr, en tirant sur les rênes en même temps<sup>75</sup>.

---

<sup>73</sup> vii. 38. 5 (*cakram*, également singulier). *Niyantar* est normalement *yantar*, conducteur, cocher. Les *cakragoptārau* semblent être des protections au dessus des roues, non pas des hommes de garde (*cakrarakṣau*). Les guerriers sont leurs propres conducteurs en vii. 196. 13. L'aiguillon *pratoda*, tenu par le *sārathi*, tombe constamment de sa main : cf. R. vi. 57. 24 ; 31. 40 ; et remarquez que l'aiguillon et les rênes sont tous deux tenus dans la main gauche par un cocher habile ; et si ce bras est blessé, il passe l'aiguillon et les rênes dans l'autre main, et conduit comme avant ; *sa nirbhidyā bhujam savyam ... hemadaṇḍo jagāma dharaṇīm ... viddhasya ... pratodaḥ prāpatad dhastād rāsmayaś ca . . pratodaṃ grhya so 'nyat tu rāsmīn api yathā purā vāhayāmāsa tān aśvān ...*

<sup>74</sup> *yudhiṣṭhiras tu madreśam abhyadhāvat ... svayaṃ saṃnodayann aśvān dantavarṇān*, ix. 16.47.

<sup>75</sup> *maṇḍalāni tataś cakre gatapratyāgatāni ca* (vii. 19. 6.), «il fit des cercles en avant et en arrière» ; *evam ukṭvā tato ... hayān saṃcodya, rāsmibhis tu samudyamya javenā 'bhyapatat tadā ; maṇḍalāni vicitrāni yamakāni 'tarāni ca, savyāni ca vicitrāni dakṣiṇāni ca sarvaśah ; pratodenā 'hataḥ ... rāsmibhiś ca samudyat. vyacarams te hayottam* (iii. 19. 7), «cercles de différentes sortes, doubles et simples, (d'autres) à droite et à gauche». Une répétition partielle en vii. 122. 66 nous donne *mārgajñāḥ*, quelqu'un qui comprend de telles manœuvres (*maṇḍalāni*, etc. ; *itarāni ca carantau yuddhamārgajñāu tatakṣatur ratheṣubhiḥ*, etc.). Même utilisation dans le combat à la massue : cf. ix. 57. 25 if. ; 58. 22-23 ; dans ce dernier exemple, une manœuvre *gomūtraka* au combat à la massue

Un autre tour du cocher consiste à conduire de manière à produire un bruit particulier. Peut-être cela ne signifie rien de plus que ce qui correspond à notre manière personnelle de marcher, mais nous voyons qu'un cocher que l'on ne voit pas est reconnu simplement par le bruit qu'il fait en conduisant. Cela peut être par la force et la grandeur du bruit, et, de plus, c'est dans un «récit ancien» que le fait est mentionné<sup>76</sup> ; de même qu'un homme habitué aux voies peut reconnaître, à l'oreille seulement, une locomotive parmi cent, même si cloche et sifflet ne sont pas utilisés je ne vois pas de raison, à l'âge des chariots, pour que la même finesse d'ouïe ne soit pas possible, même si dans un cas, c'est l'engin qui est différent, et dans l'autre, l'art du conducteur. Il est souvent fait allusion de façon approbative à la seule force du bruit (p. ex. R. vi. 79. 11). J'ai déjà parlé de l'empressement que met un guerrier noble à tuer le cocher de son adversaire. L'enseigne et le cocher sont souvent les premiers à être visés, et lorsque ceux-ci sont abattus avec les chevaux, le combat peut commencer, guerrier contre guerrier. Chaque scène de bataille en montre des exemples, et quelques références seulement seront suffisantes<sup>77</sup>. C'était un procédé méprisable et lâche, mais pratiqué sans scrupule. Le cocher était absolument sans défense. Le guerrier adverse le regardait, comme il regardait les chevaux, et tirait sur lui pour arrêter le char. Aucun remords ne semble avoir été éprouvé ; et pourtant le cocher était l'homme le moins protégé sur le champ de bataille. Le «code d'honneur» ne le concernait pas. Et de même contre

---

21

---

est une variante dans ce combat. Je devrais traduire «en éclipse» au lieu de en vrai cercle : ici est ajouté *arim sammohayann iva*, le but ultime étant de dérouter l'ennemi. «Tourner à gauche» est *āsavyam vṛtya vājinah* ; «tourner à droite» est *pradakṣinam upavṛtya*, en iv. 57. 42 ; 64. 4 ; avec *ardhacandram āvṛtya*, «tourner un demi-cercle», ib. 59. 10. Dans le premier de ces passages, *yamaka* appliqué à *maṇḍala* est défini par le commentateur comme «défensive». Ce sens ne serait pas impossible partout, et il est admissible étymologiquement. Nous devrions donc traduire (au lieu de «double» et «simple») «ces cercles sont faits pour réduire l'aire d'action de l'ennemi, et des autres» – c'est à dire, des autres qui lui donneraient passage ; mais je préfère «double». Le passage du *Rāmāyaṇa* (vi. 92. 3) contient *vithī* dans les deux éditions, mais la strophe apparaît corrompue dans le deuxième *pāda*. En vs. 6 (*darśayitvā tatas tau tu gatir bahuvīdhā raṇe*) nous avons simplement *gati* ; en vs. 3, Gorresio lit *maṇḍalāni ca vīthīś ca jihmāḥ sarpagatīś tathā, darśayantau bahuvīdhān sūtasāmarthyajān guṇān* ; tandis que B. (adhy. 109 ici) a *gatapratyāgatāni ca* dans le deuxième *pāda*. Le *Rāmāyaṇa* donne une comparaison, pas très flatteuse pour le cocher : «Sans toi, cette cité sera comme un *pṛtanā* dont le guerrier (*vīra*) a été tué, et où ne reste que le cocher (dans le char de guerre)», ii. 51. 5. Une manœuvre simple en R. vi. 90. 10 consiste à couvrir l'ennemi de poussière (*cakrotkṣiptena rajasā rāvaṇaṃ sa vyadhūnayat*).

<sup>76</sup> Nala reconnu par son *rathaniḥsvanah*, iii. 73. 33-34.

<sup>77</sup> vi. 72. 26 sq. ; 77. 70 ; vii. 73. 33-34.

l'adversaire, ainsi privé de chevaux et de cocher, le combat était déloyal ; mais c'était l'usage.

Une occupation secondaire d'un cocher de confiance est l'office de héraut ou d'ambassadeur, normalement sûr, mais qui peut devenir dangereux chez un prince en colère. Dédaignant ces colères soudaines, il devait répéter des messages verbaux, agissant plutôt comme un agent secret<sup>78</sup>. Le cocher du vieux Dhritarāṣṭra va quotidiennement de la ville au campement comme héraut et apparaît comme un vieil ami du roi. De même, dans le *Rāmāyaṇa*, un cocher, *sārathi*, est envoyé avec un message pour le roi (ii. 57. 23). Normalement, les espions récoltaient les informations et étaient admis dans chaque camp. Les informations sur le déroulement du vœu d'Arjuna sont transmises par des espions de l'autre camp (vii. 74. 1). Les nouvelles de la défaite sont portées au roi par des messagers appelés *vārttikāḥ* ; et non pas par le *sūta* qui a été le reporter quotidien des événements<sup>79</sup>.

Il faut aussi noter que le *sūta*, cocher professionnel, était retenu comme musicien en temps de paix, et semble avoir été utilisé comme eulogiste durant les fêtes et les processions, avec les *bandins* et *māgadhas*<sup>80</sup>. Nous n'avons pas le moyen d'estimer le nombre de cochers employés par un potentat puissant. L'épopée dit que Yudhiṣṭhira, quand il était roi d'Indraprastha, possédait huit cents *sūtas* avec des *māgadhas*, peut-être seulement musiciens<sup>81</sup>.

Le *sūta* ne devait pas seulement conduire, mais aussi s'occuper des chevaux, les élever, les panser, et, après la bataille, retirer leurs flèches et les soigner (v. 180. 1).

4) Les chevaux de guerre : Élien nous dit que l'art de s'occuper des chevaux n'était pas chose ordinaire, mais une science réservée à une classe spéciale. Les chevaux indiens, selon lui, sont conduits par une bride, et ne sont pas entravés par des muselières à barbelures ou des mors à frein<sup>82</sup>. Cela est en contradiction avec ce que dit Arrien, et est, en soi, difficile à interpréter, car *χαλινος*<sup>83</sup> peut-être la rêne avec le mors, ou la rêne seule. L'insistance particulière mise sur le *επιστημη ιπικη*

---

<sup>78</sup> Compare Ulūka en v. 161 (voir ci-dessus).

<sup>79</sup> *vārttikaiḥ kathyamānas tu mitrāṇām me parābhavaḥ*, x. 4. 33.

<sup>80</sup> iii. 257. 1, v. ci-dessous, sur la musique.

<sup>81</sup> iv. 70. 18. Il possédait aussi dix mille éléphants, et trente mille chariots (ib.).

<sup>82</sup> *ὑπ' ἐχουσι ... την υρερωαν αβασανιστον*.

<sup>83</sup> *adhāna*, qui était dans les anciens temps le mors ou le bridon, puis a été remplacé par le *khalīna*, signifie apparemment seulement le harnais. Sur ce sujet, et sur la bride, v. *Indo-Aryans*, ii. 335.

est digne de notre attention, et, comme nous le verrons, bien fondée d'après les textes épiques.

L'animal de trait le plus utilisé à la guerre est le cheval (*aśva*, *haya*, *turaga*, *rathavāha*, *vāha*, etc.). Cependant, les mules étaient aussi souvent utilisées, et semblent avoir été particulièrement appréciées pour leur grande vitesse<sup>84</sup>. On utilise des chameaux seulement en temps de paix ; les éléphants, seulement montés. Les chevaux sont classés en «paires» ou en «simple», les deux chevaux placés sous le joug considérés comme un seul ensemble<sup>85</sup>. Nous avons traité ci-dessus de la position relative des chevaux du char ; deux chevaux semblent maintenus contre le timon par un joug, et aidés par deux chevaux extérieurs ; bien qu'il soit possible que nous ayons dans le *caturyuj* un double joug, l'un derrière l'autre<sup>86</sup>. On parle généralement pour les chars de *caturyuj* si l'on veut signifier quelque magnificence : comparez (v. 86. 6) : «Je lui donnerai seize chars attelés de quatre chevaux chacun».

Lorsque l'on utilise l'équipage ordinaire, deux chevaux sont placés sous le joug (*dhur*), et deux sont libres, maintenus seulement par une sangle aux extrémités de l'essieu avant<sup>87</sup>. Les caractéristiques les plus vantées des chevaux sont leur jeunesse, leur rapidité et leur couleur. Nous avons vu que les chevaux de trois ans d'âge sont mentionnés avec approbation<sup>88</sup>, et je peux ajouter que les chevaux blancs sont particulièrement appréciés pour leur rapidité, bien que d'autres couleurs soient remarquables ; certaines tellement variées que je ne peux m'empêcher de penser que des quaggas ou des zèbres aient été importés et appelés chevaux. «Rapide comme la pensée», *mano-java*, est l'épithète standard des bons chevaux<sup>89</sup>. Comme j'ai porté une certaine attention à l'art du cocher, il est normal de dire aussi que les chevaux étaient si bien dressés qu'ils tenaient compte de chaque parole, et on dit même qu'ils en savaient assez pour se cabrer devant le roi et le troubler sans qu'on

---

<sup>84</sup> Dans un marché, deux très bons chevaux sont considérés comme équivalents à quatre très bons ânes : iii. 192. 51.

<sup>85</sup> C'est ainsi que l'on appelait les chevaux du char. Ainsi, un roi retourne de la chasse *śrāntayugaḥ śrāntahayaḥ*, «avec sa paire de chevaux et ses chevaux simples» épuisés, i. 78. 15.

<sup>86</sup> *rathā sarve caturyujaḥ*, vii. 60. 2.

<sup>87</sup> *pārṣṇivāhau*, x. 13. 3. Voir ci-dessus.

<sup>88</sup> Les jeunes chevaux d'Abhimanyu, *hayāḥ ... trihāyanāḥ*, vii. 36. 9. Ils sont couverts d'ornements d'or (ib.).

<sup>89</sup> Les chevaux ne semblent pas avoir été ferrés, mais on note constamment le «bruit terrible de leurs sabots» comme par exemple en vi. 105. 13, *khuraśabdaś ca sumahān*.

leur en donne l'ordre<sup>90</sup>. C'est une occurrence unique, cependant, et soi-disant un seul récit, qui nous donne (trois strophes auparavant) un cas de sensibilité chez les chevaux hindous, lorsqu'ils s'agenouillent devant leur maître. Mais ailleurs, dans des scènes de détresse, nous voyons, comme chez Homère, des chevaux pleurer<sup>91</sup>. Nous devons considérer comme vraie l'obéissance immédiate des chevaux si nous croyons aux manœuvres décrites. De plus, ils ne doivent craindre aucun bruit<sup>92</sup>.

À côté de ces caractéristiques, certaines marques sont appréciées, boucles de poils dans différentes parties du corps, spécialement sur le front (*lalāma*). De telles marques étaient probablement expliquées dans l'*aśvasūtra*, aphorismes sur les chevaux, mentionnés avec d'autres *sūtras* sur les chars et les éléphants (ii. 5. 120). Une description complète d'un beau coursier dit : «le meilleur cheval est svelte, puissant, patient sur la route, avec fougue et force, de bonne race et de bonnes manières, avec de larges naseaux et de grandes joues»<sup>93</sup> ; mais la liste des marques qui suit est probablement interpolée<sup>94</sup>. Les chevaux les plus fameux viennent du Sindh ou du Kamboja ; et l'épopée dit des habitants de ces contrées que ce sont les meilleurs cavaliers. Les «chevaux de l'ouest» sont en général hautement prisés, mais ceux du Sindhu et du Kamboja sont les plus souvent mentionnés. Les derniers sont dits «tchetés», un épithète souvent appliqué, cependant, à toute sorte de chevaux<sup>95</sup>. Saindhava seul signifie aussi bien un cheval qu'un habitant du Sindh.

---

<sup>90</sup> iii. 71. 23, *te hayottamāḥ samutpetur athā 'kāśaṃ rathinam mohayann iva* : le participe au singulier au lieu du pluriel, probablement par suite d'une confusion avec l'usage commun, où *mohayann iva* se rapporte au guerrier, comme en ix. 58. 2 (cf. P. W. s. v. *rathatūr*).

<sup>91</sup> vii. 192. 20, *hayāścā 'śruṇy avāsrjan* ; aussi R. vi. 57. 25.

<sup>92</sup> Ils doivent être «patients devant tout bruit», *sarvaśabdaksamāḥ*, ou *turarṃgamān chaṅkhavarṇān sarvaśabdātīgān raṇe*, vii. 162. 3. «Patients sous les flèches» est un autre épithète élogieux (*vinītaśālyāḥ turagāḥ*), vii. 112. 56.

<sup>93</sup> Virāhamihira (v. note suivante) dit que les chevaux doivent avoir une longue encolure, et des oreilles, des lèvres et des queues courtes (66. 1).

<sup>94</sup> Des seize strophes qui suivent, N. dit : «ces strophes sont parfois omises» ; les marques sont au nombre de douze, deux sur la tête, deux sur chaque flanc, deux de chaque côté de la poitrine, un sur la croupe et un sur le front, dans une strophe douteuse ; dans la strophe 16, dix *āvartas* sont mentionnés. Le commentateur les considère comme des passages «erronés», ce qui est mieux que d'en mentionner douze et dire qu'ils sont dix comme le fait Williams. Ces chevaux sont de la fameuse race du Sindh. Cf. pour les *āvartas* iii. 161. 24, où N. rend *vimalākṣāḥ* par *daśāvartaśuddhāḥ*. Brh. Samh. 66. 2 sq. et Ag. P. 288. 1 sq. donnent dix *āvartas* bons et dix mauvais, selon l'endroit où se trouvent les boucles dans les poils.

<sup>95</sup> ix. 8. 22 ; iii. 269. 6, etc. Cf. xiii. 118. 13, *syandaneṣu ca kambojā yuktāḥ paramavājinaḥ*. Pour la couleur, cf. vii. 23. 74 ; vi. 79. 50 (*karbura*). In B. A. Up. vi. 1, comme modèle d'un esprit fier, on cite «un grand et noble cheval du pays du Sindh». Bhagadatta (avec ses Yavanas) possède ce que l'on appelle des chevaux *ājāneya*, des animaux pur sang, auxquels on applique aussi dans d'autres

Presqu'aussi fameux apparaissent les chevaux de Balhi<sup>96</sup>. Arjuna rapporte des pays du nord et de l'ouest des chevaux couleur perroquet ou couleur paon, aussi bien que ceux qu'on appelle *tittiri*, couleur perdrix, *maṇḍūkākhyā*, couleur grenouille, *kalmāṣa*, tachetés<sup>97</sup>. Rouge aussi est en grande faveur pour les chevaux, ceux de Droṇa sont dits : «rouges, puissants, agréables à conduite, couleur corail, la gueule couleur de cuivre»<sup>98</sup>. Des appellations communes sont : noirs, dorés, couleur de lune, de corne, de flamant, d'ours ; mais les plus beaux de tous étaient les chevaux divins d'Arjuna, et ils étaient blancs<sup>99</sup>.

Nous avons déjà parlé, en relation avec le cocher, des rênes et de l'aiguillon (celui-ci en trois pièces). En plus des sangles du harnais, les chevaux portaient parfois des couvertures de cuir et un filet, probablement en guise d'armure. Un poitrail de bois semble également avoir été porté. C'est peut-être l'*uraśchada* (vii. 23. 36) Le mors à bride<sup>100</sup> apparaît être le même mot que le grec χαλινος, mais la comparaison n'est pas juste étymologiquement ; ainsi, il est plus raisonnable de supposer avec Weber que *khalina* est un mot emprunté, ou un mot d'origine indépendante<sup>101</sup>.

En plus de ces harnachements utiles<sup>102</sup> nous avons un grand nombre d'appareils purement ornementaux, comme les rubans de queue mentionnés en

---

descriptions les épithètes rapides et nobles. Cf. ii. 51. 15 ; v. 4490 (B. om.). Le prince héritier d'Hastina possède aussi de tels *ājāneyas* : «tu as tout ce que tu peux désirer», dit son père, «des chevaux pur sang», etc., ii. 49. 9.

<sup>96</sup> *bālhika*, *bālhijāta*, i. 221. 51 ; v. 86. 6, etc. ; R. i. 6. 24.

<sup>97</sup> ii. 27. 27 ; 28. 6 ; loués aussi en 51. 4 (avec des naseaux de perroquet) ; 61. 22.

<sup>98</sup> iv. 58. 4 (*tāmṛāsyaḥ*). Cf. vii. 132. 29. Les chevaux de Droṇa sont «rouge-sang» (*rakta*) ; et *śona* en vii. 191. 32 sq. ; jaunes (couleur *palālakāṇḍa*) en vii. 23. 35.

<sup>99</sup> Cf. viii. 77. 3, (*aśvāḥ*) *himaśāṅkhavarṇāḥ suvarṇamuktāmaṇijālanaddhāḥ* ; vii. 118. 4, *śasiśāṅkhavarṇāḥ* (C. 4687, *śasipuṅkha*) ; viii. 50. 5, *haṃsavarṇāḥ, śāṅkhavarṇāḥ* ; viii. 76. 36, *sitābhravarṇāḥ, asitaprayuktāḥ* ; ix. 11. 41, *hayāḥ ... suvarṇakakṣāḥ ... ṛkṣavarṇāḥ*. viii. 79. 59, *śvetāśvayuktam ... sughoṣam ugraṃ ratham (arjunasya* : cf. viii. 38. 12, «cinquante chevaux blancs», avec dix-huit de plus dans la strophe 13 ; et aussi viii. 37. 26). On pourrait en donner plus, mais cela ne servirait à rien. Les différentes fleurs (des décorations, avec lesquelles, *āpīḍa*, est usuelle) avec lesquelles les couleurs des chevaux rivalisent sont données en vii. 23. 6, 24 ; 28 sq. (cf. R. vi. 19. 46, *kāñcanāpīḍa hayāḥ*).

<sup>100</sup> *valgā* pour *raśmi* est traditif et douteux (vii. 27. 23 = 1217, v. P.W.) pour le MBh. ; *kavi*, tardif pour *khalina*, n'y est pas trouvé.

<sup>101</sup> *rathās caturyujo hemakhalīnamālīnaḥ*, i. 198. 15. les filets d'or sont mentionnés en v. 155. 10 ; vii. 9. 15. pour l'aiguillon et le poitrail, voir plus haut ; *kaṇṭaka*, armure pour cheval, en viii. 34. 33.

<sup>102</sup> Le harnachement du cheval est résumé par un composé : *iśādaṇḍakayoktrayugāni*, «timon, harnais, joug», vii. 167. 13 («le demi-joug» s'applique au cheval ou au char, *ratho vidhuraḥ, hayāḥ ...*

viii. 34. 30. On trouve dans un passage des «rubans de queue, plumets, poitrails, mors, ornements d'argent, de laiton et d'or » ; mais les derniers ne sont pas expliqués<sup>103</sup>. Le plumet, ainsi, ne faisait pas défaut, fait de la queue du *bos grunniens* ; c'était normalement un ornement de palais, un des insignes royaux, portés par des princes sur le champ de bataille (*cāmara* ou *vyajana* et *vāla* ensemble) ; ici un ornement du cheval, probablement porté sur la tête<sup>104</sup> ; souvent avec *kakṣā* or *kakṣyā*, la sous-ventrière, capable, comme tout le reste, de décoration, est représentée ornée sertie de bijoux. Les crinières, *saṭā*, doivent être longues<sup>105</sup>.

Les chevaux ont des noms, comme les éléphants. La double paire de chevaux du Kamboja de Krishna est souvent mentionnée, les deux chevaux de timon portent les noms de Śaivya et Sugrīva, les deux chevaux extérieurs de Meghapuṣpa et Balāhaka<sup>106</sup>.

Tous les guerrier nobles revendiquent une maîtrise spéciale dans la conduite des chevaux, bien que Karṇa fasse une distinction, quand il dit : «Śaīya est meilleur que Kṛṣṇa ; moi, qu'Arjuna ; Karṇa connaît le cœur (l'art) des chevaux ; Śaīya, aussi, possède la connaissance des chevaux<sup>107</sup>».

Nous avons déjà parlé du nombre des chevaux. Cent chevaux tirent le char à huit roues d'un démon (vii. 175. 14), mais cela ne reflète vraisemblablement pas un fait réel. En temps de paix, le char de Yudhiṣṭhira's (appelé un *jaitro rathavaraḥ*, ou char de victoire) est décrit comme tiré par huit chevaux, et recouvert d'un filet et de cloches<sup>108</sup>. Une flèche bien tirée tue un cheval : par exemple, «l'étendard avec

---

*vidhuragrīvāḥ*). Les rênes sont appelées normalement *raśmayāḥ*, mais *abhīśu* (*grahaḥ*), viii. 32. 19 ; vii. 48. 29, est aussi utilisé.

<sup>103</sup> *vālabandha*, *uraśchada*, *khalīna*, viii. 24. 63 ; *prakīrṇaka*, 19. 43.

<sup>104</sup> Ainsi en ix. 9. 12 : cf. viii. 27. 33 ; vii. 163. 22, voir Cavalerie.

<sup>105</sup> Cf. vii. 184. 42, où des joux en or sont placés sur les chevaux ; et la suite : *keśārāmbibhir yugaiḥ*. *Saṭā* longue en vii. 175. 15.

<sup>106</sup> iii. 20. 13 ; x. 13. 3, etc. Les deux derniers sont les *pārṣṇivāhau*.

<sup>107</sup> *hayajñāna* est un terme général, viii. 31. 59 sq. Nous avons déjà noté Śalipotra (comparé à Mātali, le cocher d'Indra), qui connaissait la vérité sur le pedigree des chevaux (*hayānām kulatattvavit*, iii. 71. 27 ; Ag. P. 288). En ce qui concerne les maladies des chevaux, j'ai noté seulement xii. 284. 54, où les chevaux sont affectés de *randhrāgata*, mais je ne sais pas ce que cela signifie ; d'après le commentateur, cela semble être un mal de gorge.

<sup>108</sup> *kiṅkiṇjāla*, ii. 61. 4. On parle plus rarement du filet sur le char, et non pas sur les chevaux, et on se demande souvent s'il s'agit du filet de char ou de cheval. Le terme est utilisé généralement de façon si vague que l'on ne peut en décider. Mais cf. vi. 63. 13, *uruvegana saṃkarṣan rathajālāni*. Des peaux d'ours ou de tigre protègent souvent les chars.

une flèche, les deux cochers (*rathayantārau*) avec deux ; le triangle avant avec trois ; l'arc avec une ; les chevaux avec quatre», où sont impliqués autant de chevaux que de flèches<sup>109</sup>.

On utilise des mules en temps de guerre, bien qu'elles apparaissent le plus souvent en temps de paix. On les harnache apparemment comme les chevaux, et on les couvre avec les mêmes ornements d'or (*hemabhāṇḍa*). Des mules noires attelées à un char blanc font un cadeau princier<sup>110</sup>. L'âne, *gardabha*, est attelé à un *ratha*, mais il s'agit ici d'un chariot pacifique ; l'âne est aiguillonné sur le naseau, l'homme marche à côté de lui (xiii. 27. 10). Généralement on utilise des mules ou des ânes quand un long voyage est à entreprendre à grande vitesse. Une fois un chariot, *yāna*, a été tiré par des mules qui parcouraient quatorze *yojanas* dans la journée ; et certains «grands ânes au cou noir» volent cent (*yojanas* par jour), un exploit accompli également par les chevaux de Nala. On parle d'ânes engraisés à l'aide de noix diverses, comme des chameaux (utilisés aussi comme bêtes de trait, xv. 23.1 sq.), et apportés comme tribut avec des chameaux et des chevaux<sup>111</sup>. *Yogo yogaḥ* ! est le cri habituel pour «harnachez»<sup>112</sup>.

---

<sup>109</sup> vii. 156. 83 sq. : cf. iv. 57. 36 ; R. vi. 69. 38.

<sup>110</sup> *dadyāṃ śvetam aśvatarīrathaṃ yuktam anjaṇakeśbhiḥ* (*kṛṣṇakeśbhiḥ, aṇvatarībhir yuvatībhir vā, N.*), viii. 38. 5 sq.

<sup>111</sup> Quatorze *yojanas*, v. 86. 12 ; *śatapātinaḥ*, ii. 51. 25 ; les chevaux de Nala, iii. 71. 72. *uṣṭravāmīḥ puṣṭāḥ pīluśamīṅguddaiḥ* (en tribut), ii. 51. 4. Cf. i. 144. 18-19, *rāsabhayuktena syandanenā śūgāminā tvaritaṃ gatvā*.

<sup>112</sup> *yogaḥ* ! or *sajjikuru* ! littéralement «mettre le joug» «préparer» ; aussi *yogam ājñāpayāmāsa*, «il ordonna de préparer les chevaux», viii. 11. 3. Cf. *sajjikuruta yānāni ratnāni vividhāni ca*, xvi. 7. 11 ; aussi *kalp*, comme dans R. vi. 34. 20, *kalpyatām me rathaḥ śghraṃ kṣipram ānīyatām tataḥ*. Cf aussi xv. 22. 19 sq., où le roi s'apprête à quitter la ville, et crie à ses officiers assemblés : *niryātayata me senāṃ prabhūtarathakuñjarām*, et aux gardes du harem : *yānāni vividhāni me sajjikriyantām sarvāṇi śbikāś ca*, ce dernier terme s'appliquant également au palanquin (les femmes voyagent d'ordinaire dans un *yāna* o *śbikā*, ib. 23. 12 et xii. 37. 41 : cf. R. vi. 99. 13, Sītā dans un *śbikā* couvert ; *sarvā rathagatāḥ kanyāḥ*, vii. 60. 2, a le même sens, d'après le contexte) ; sur quoi tous crièrent *yogo yoga iti* et *yujyatām iti*. Cf. pour les différents transports, *yāna*, R. ii. 111. 45 ; d'une armée, R. ii. 124. 20. Également l'ordre en R. ii. 101. 33, *āmantrya sainyaṃ yujyatām ity acodayat*. En ib. 36 on mentionne *vividhāni yānāni bṛhanti ca laghūni ca*. En Mbh. iii. 73. 31, *mocayitvā* est désharnacher, «enlever» le joug, après quoi on procédait aux travaux quotidiens (*upacarya śāstrataḥ*). Le *narayāna* ou équipage d'hommes (xii. 37. 40) peut n'être rien de plus qu'une chaise à porteurs portée par des hommes dans son utilisation ordinaire (car ce semble un nom commun), et ne fait pas partie des véhicules de guerre. Les femmes en xvi. 7. 33 suivent Arjuna sur des *aśvayuktai rathaiḥ* et *gokharoṣṭrayutaiḥ*. *Śakata* est la même chose que *yāna*, mais particulièrement un véhicule de transport.

5) Le guerrier à char : Quelques mots concernant la position personnelle du guerrier à char, avant que nous nous tournions vers la chevalerie et les éléphants, ou examinions les armes de tous ces combattants. Le guerrier noble, *śūra*, quelquefois *vīra* (bien que ce titre puisse ne pas impliquer la noblesse), est séparé par quelques grades de ceux qui l'entourent, et ses performances de combattant sont, pour ainsi dire, calquées sur ces grades. Au plus près de lui se trouve le cocher, qui peut être son ami, mais est socialement inférieur. Autour de lui se trouvent certains suivants ou serviteurs. Nous devons faire de ceux-ci trois groupes si nous supposons qu'il est un prince ou de haute noblesse. D'abord, et au plus près de lui se trouvent ses «garde-roues», normalement un guerrier de chaque côté de son char. Ce ne sont pas d'humbles suivants, mais ils sont de rang égal, bien que, comme on le voit, souvent inférieurs en âge. C'est un office honorable pour de jeunes guerriers de «garder les roues» d'un grand champion, et, selon toute probabilité, à voir l'adolescence de beaucoup de jeunes guerriers, un poste recherché pour eux par leurs parents, car ils pouvaient non seulement y apprendre à combattre, mais être protégés dans les batailles par la présence du champion. Ainsi Abhimanyu semble être placé sous la protection de Yudhiṣṭhira. Le guerrier noble est le chef de son clan. Il commande un important corps familial. Mais, dans les grandes armées décrites dans l'épopée, nous trouvons des rois ou des guerriers nobles à la tête d'armées complètes, comprenant non seulement leur famille ou leur clan, mais aussi des troupes de mercenaires. Ces *bhṛta* ou mercenaires forment le troisième groupe derrière le guerrier noble. Ils n'ont d'importance que par leur nombre, les guerriers nobles leur accordent peu d'importance, et n'ont avec eux qu'une relation formelle. Mais entre ces deux groupes – les amis de la famille ou relations proches gardant les roues et les troupes de fantassins derrière, *padānugāḥ* – se tiennent les proches «suivants» du guerrier noble. Ils sont rassemblés sous le nom d'*anugāḥ* ou *anucarāḥ*, et diffèrent des amis proches comme du commun des soldats. Parmi les *sainikāḥ*, ou soldats en général, les *anugāḥ* étaient les partisans du guerrier noble. Je pense que nous ne nous trompons pas si nous considérons que *anugāḥ* ou *anucarāḥ* désignait les suivants immédiats représentant ce qui restait du corps clanique d'autrefois. L'*anucara* est peut-être plus proche que le *padānuga*, et donc différencié par rapport à lui ; mais il semble être équivalent à l'*anuga*<sup>113</sup>. Il semble y avoir une certaine familiarité entre ces «suivants» et leur guerrier, explicable seulement dans ce cas de figure. Ils fuient invariablement à la mort de leur guerrier ; ils sont liés à son succès ou à son échec. L'*anuga* est souvent aimé, et

---

<sup>113</sup> vi. 118. 44 parle des *anucarāḥ* comme étant tous tués, comme s'il s'agissait d'une petite troupe. Voir eplus loin, une analyse générale.

nous trouvons Karṇa pleurant quand son *anuga* Durmukha est tué, à peine envoyé à son secours (vii. 134). Comme son nom l'indique, l'*anuga* est strictement un «suivant», et à l'inverse, son guerrier est pour lui un *paraḥsāra*, «leader»<sup>114</sup>. Pour illustrer la relation entre le guerrier et ses suivants on peut noter que dans la Vision sur la Rivière, (le chapitre le plus poétique de toute l'épopée), chaque guerrier revient pour quelques instants sur terre et apparaît aux yeux de ses amis «portant le même étendard, et avec le même char et le même vêtement» qu'auparavant ; Mais, après un certain temps, la vision s'évanouit, et chaque guerrier fantôme retourne à sa propre place dans le monde des morts «avec ses chevaux et ses *padānugāḥ*», de telle sorte qu'ils l'accompagnent après la mort comme auparavant. Et ici, il s'agit de la multitude de ceux qui ont été tués<sup>115</sup>.

Un guerrier noble roule juste derrière un autre pour le protéger, la conception hindoue de la défense étant de ne pas gêner le tir de celui qu'on protège, encore moins de le protéger des coups, s'il est un brave guerrier, mais simplement de le soutenir de l'arrière, d'être prêt à l'aider en cas de besoin. Ainsi Bhīma, désireux de protéger le roi, «alla derrière lui, seul, le gardant par l'arrière»<sup>116</sup>. C'est la position normale du guerrier «qui protège», qui n'est en fait pas un protecteur, mais une arrière-garde pour un seul. Les *anugāḥ* sont une troupe qui occupe la même position. Ensuite viennent les suivants à pied. Comparez le héros en tête, suivi par *śūrā ye ca teṣāṃ padānugāḥ*, viii. 96. 32 ; *śūrāḥ* sont les *anugāḥ*.

Les adversaires du guerrier noble sont généralement de la même classe. Si celui-ci se trouve *apratirathaḥ*, ou n'a aucun «ennemi digne de son acier», il parcourt le champ de bataille jusqu'à ce qu'il en trouve un. Au passage, si l'occasion se présente, il peut tuer quelques centaines de soldats à pied. Il ne conduit jamais une attaque préméditée sur les fantassins seuls, mais quand leur chef est tué, – ils en sont, comme les chevaux, un prolongement – ils doivent se disperser ; et s'ils ne le font pas, ils sont tués parce qu'ils sont gênants, non pas comme adversaires. C'est spécialement le cas avec les «preneurs de talon», ou soldats chargés de contrarier

---

<sup>114</sup> *anugāmin* est quelque fois utilisé à la place de la forme plus courte *anuga* ; *rathapuraḥsāra* est un épithète constant, xii. 332.42.

<sup>115</sup> xv. 33. 13 sq., 17. Dans cette strophe (*savāhāḥ sapadānugāḥ*) *vāha* peut presque être pris dans le sens proposé par Buhler pour le passage de Vasishtha cité ci-dessus, «avec leurs compagnies et leurs suivants personnels». Mais le sens habituel convient à ce passage.

<sup>116</sup> *prṣṭhe rakṣan*, viii. 82. 14.

ses arrières. Ils sont tués légitimement comme de lâches scélérats, bien qu'ils ne semblent jamais avoir causé beaucoup de dommages<sup>117</sup>.

Le guerrier noble dans son char est l'égal d'une armée. Nous trouvons fréquemment des milliers de soldats à pied pour un héros monté. Dans le cas d'un héros national, bien sûr, il n'y a pas de limites à la description. «Par peur d'Arjuna, tout le monde, même les guerriers nobles, s'enfuit ; les cavaliers abandonnaient leurs chevaux ; les guerriers à éléphant leurs éléphants – ils tombaient des chars de guerre, des éléphants et des chevaux» (vi. 55. 25-26). De la même manière, nous trouvons souvent les chars de guerre en «monceaux», en «tas», etc., et dans une confusion si grande que cette phrase revient fréquemment : «on ne pouvait plus faire rouler un char à cet endroit» : la foule était si dense qu'elle était impénétrable<sup>118</sup>. Je conclus cette description du guerrier à char par ce récit d'un combat, *rathayuddha*, trouvé dans le septième livre (vii. 103. 28 sq.). «Alors, très en colère, et se léchant les lèvres<sup>119</sup>, il regarda, mais ne trouva aucun endroit du corps de son ennemi non protégé par son armure. Néanmoins, il tira ; avec des flèches aiguisées, bien envoyées, meurtrières, il tua les chevaux et les deux cochers de flanc ; il coupa l'arc de son ennemi et son carquois ; il coupa son gantelet (*hastāvāpa*). Ensuite le noble archer ambidextre, se mit à détruire le char, le mettant en morceaux avec ses flèches. Ensuite, il perça son ennemi, privé de son char, avec deux flèches aiguisées ; il perça de ses flèches sa chair à travers ses gantelets, près des ongles<sup>120</sup>. alors son ennemi royal, au supplice, ne songea plus qu'à fuir ; mais, dans ce besoin extrême, ses meilleurs archers se rassemblèrent autour de lui dans leur désir de sauver leur roi accablé par les flèches de leur ennemi. Et l'ennemi conquérant les encercla avec des milliers de char, avec des éléphants et des chevaux harnachés<sup>121</sup>, avec des flots serrés de fantassins ; de telle sorte qu'on ne voyait plus ni le guerrier noble, ni son cocher, ni son char, par suite de la pluie de flèches et des flots de soldats. Mais le grand guerrier, par la force de ses flèches, brisa ce déploiement de forces (*varūthinī*), et blessa les éléphants qui affluaient autour de lui. Les éléphants

---

<sup>117</sup> viii. 75. 15, etc. Les *pārṣṇigrāhāḥ*, «preneurs de talon», donnent leur nom à une des divisions classiques d'un «ordre de marche» royal. Voir ci-dessus, et cf. *tasya pārṣṇiṃ grahīṣyāmo javenā bhiprayāsyataḥ*, iv. 53. 17.

<sup>118</sup> On trouve *vṛnda*, *vṛāta*, *vaṃśā* (*rathānām*) : cf. vi. 63. 12. *pothayan rathavṛndāni vājivṛndāni ca* ; et viii. 60. 30 ; 56. 58 ; iv. 53. 16, etc.

<sup>119</sup> *sṛkkiṇī parisamlihan*, une expression habituelle.

<sup>120</sup> *hastatalayoḥ* ; *nakhamāṃsāntareṣubhiḥ* (= *sandhir āṛṣaḥ*. N.). C. omet cette dernière expression, et la suivante aussi.

<sup>121</sup> *kalpitaiḥ kuñjarair hayaiḥ* ; habituellement *klpta*.

étaient frappés, et, frappés, ils se précipitaient sur son char ; mais, dans tout ce tumulte, le char résistait».